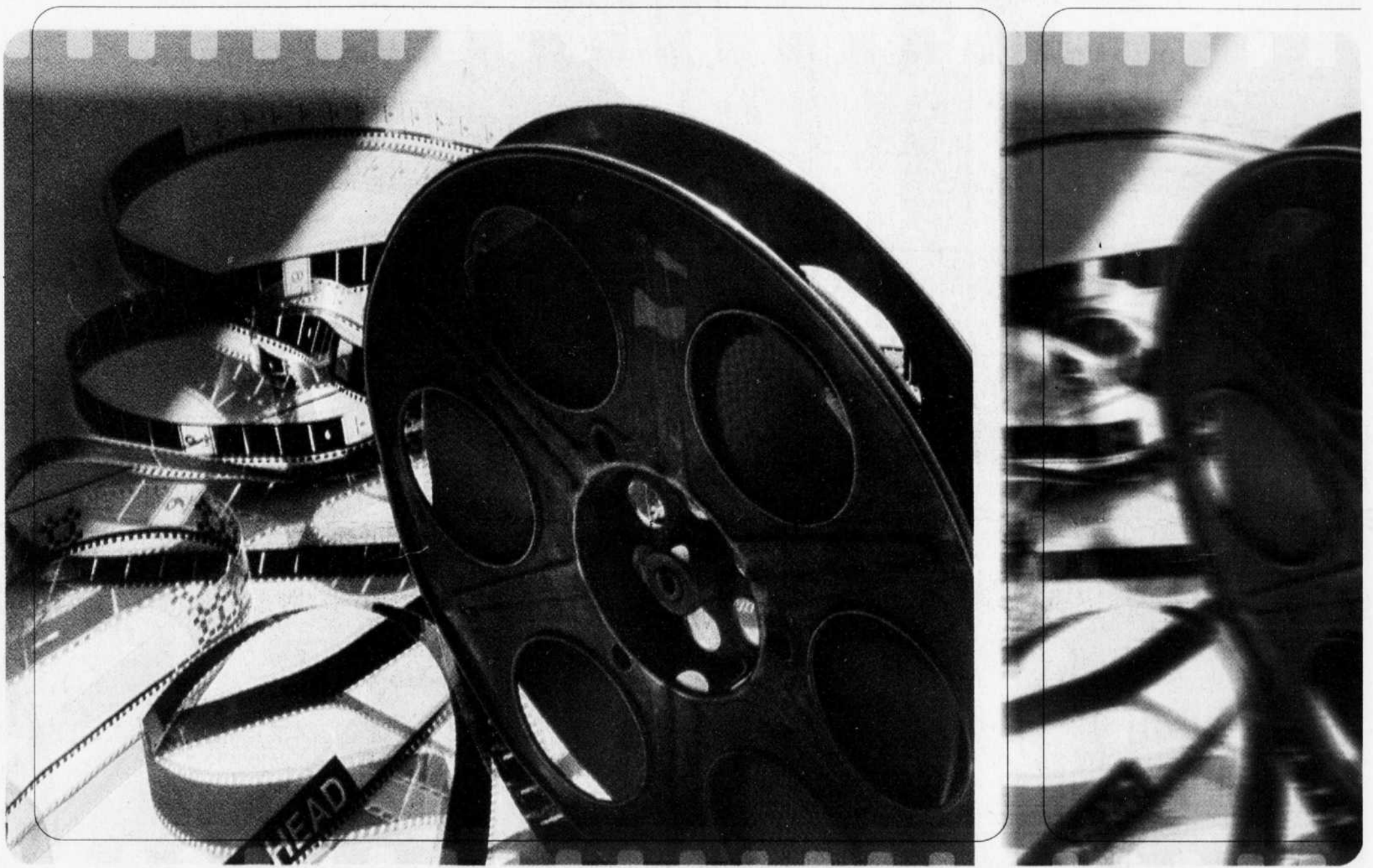


LES ARTS



JACQUE GRENIER LE DEVOIR

Pour une poignée de dollars

Le cinéma canadien va-t-il perdre son âme ?

ODILE TREMBLAY
LE DEVOIR

Sur les pas de la nouvelle politique du long métrage lancée en grande pompe par la ministre du Patrimoine en octobre dernier, naît une clameur, pour ne pas dire force cris et grincements de dents. Cinquante millions de plus ont surgi dans la cagnotte du cinéma, en doublant l'enveloppe du film. Ça, c'était la bonne nouvelle. La mauvaise, du moins de l'avis d'une partie du milieu: même si des fonds sont prévus pour financer aussi le film d'auteur, cette manne fédérale tombe surtout dans le champ des productions commerciales.

But de l'opération: convaincre les Canadiens de se masser plus nombreux devant leurs longs métrages nationaux. On entend atteindre 5 % d'audience maison sur une période de cinq ans. Elle n'est que de 2 % d'un océan à l'autre. La ministre Sheila Copps avait parlé d'approche quantitative en lançant son nouveau fonds. Le ton était donné. De toute évidence, les directives d'orientation viennent de la ministre du Patrimoine et Téléfilm doit se dépêtrer avec ça.

Ajoutez au tableau de la bisbille la fameuse réalité distincte du Québec, avec un cinéma rejoignant ses audiences nationales en une proportion qui frisait l'an dernier 6,5 %. Un Québec qui craint de se retrouver pris en otage pour des déboires canadiens anglais qui ne sont pas les leurs. Or il recevra le tiers de l'enveloppe en question. Ajoutez aussi un autre chantier de consultation mis sur pied par la ministre de la Culture, Agnès Maltais, versant provincial, afin de revoir les po-

litiques du cinéma, qui tireront peut-être à hue et à dia avec celles du fédéral. Du sport en perspective.

«Ce n'est pas une politique artistique mais commerciale», lance Agnès Maltais, la ministre québécoise de la Culture, en commentant les avenues où semble vouloir s'engager son homologue fédérale. Au Québec, notre cinématographie se veut au contraire l'expression et le véhicule de valeurs culturelles et identitaires. Quant à Pierre Lafleur, président de la Sodec, il affirme discuter avec les représentants de Téléfilm pour remettre en question une aide automatique appuyée sur des critères de performance et se dit en droit de s'inquiéter du sort de nos distributeurs à l'intérieur de pareille dynamique.

Tout le monde est content que le cinéma reçoive plus d'argent, mais certaines conditions d'octroi sont remises en question haut et fort, à coups de lettres envoyées à Téléfilm et de rencontres angoissées.

Précisons que la partie n'est pas jouée, puisque les consultations de Téléfilm se poursuivent auprès du milieu. Du côté de l'institution fédérale, on jure sur ses grands dieux que tout peut encore bouger. Cela dit, des pistes de discussions et les lignes directrices de la nouvelle politique sont déjà sur la table. D'où quelques désarrois.

Prime au succès

Car il y aura, si la tendance annoncée par le nouveau plan d'aide à la production et à la distribution au cinéma canadien diffusé par Téléfilm se confirme, une enveloppe

VOIR PAGE C 2: DOLLARS



CHRONIQUE
La guerre en soi
Page C 2

CINÉMA
Bernard Rapp
Page C 5

MÉDIAS
La bataille des droits
Page C 8

FORMES
Le futur des hôpitaux
Page C 12

Théâtre
Page C 4
Disques
Page C 9
Arts visuels
Page C 11

Menacé par un coup de barre trop marqué du côté commercial, notre cinéma reçoit des fonds neufs, certes, mais pourrait en payer le prix. Une partie du milieu cinématographique s'inquiète: le cinéma d'auteur deviendra-t-il le parent pauvre du grand écran si la feuille d'érable pousse à l'ombre des palmiers d'Hollywood?

LES ARTS

La guerre en soi

Dimanche dernier, j'écoutais Madeleine Gagnon parler de femmes et de guerre à l'émission de Bernard Pivot. Elle n'avait point l'étiquette de Québécoise de service collée au front, un petit drapeau bleu (je n'ose dire: un chiffon) flottant comme une auréole autour de la tête: elle se trouvait là parce que son livre s'insérait dans la thématique martiale couverte par *Bouillon de Culture* cette semaine-là. La meilleure des raisons, en somme.

Nul besoin de faire partie d'un petit groupe d'artistes et d'écrivains catalogués purs cousins d'Amérique pour atterrir sur le plateau de Pivot, ni même d'égratigner les Français afin de les titiller, à l'instar de Denise Bombardier avec son dernier ouvrage. Suffit parfois de trouver un sujet qui intéresse tout le monde, un peu partout sur la planète. Mettons que ça aide aussi qu'une maison française le publie à Paris. Ça, c'est évident.

Télérama, *Le Nouvel Obs*, *Le Figaro*, *Le Monde* et compagnie ont promis d'y aller d'articles et de commentaires sur le livre. La poétesse québécoise jusqu'ici surtout abonnée aux succès d'estime voit les portes de la francophonie s'ouvrir devant elle par le sésame d'un thème universel traité avec un regard d'intimité troublante. La mondialisation passe aussi par chez nous, même si les vraies guerres, abordées dans sa prose, se jouent ailleurs, sur des champs de bataille vraiment meurtriers.

Au Québec, son livre s'intitulait, chez VLB, *Les*



Odile Tremblay

Femmes et la guerre, encore que les françaises éditions Fayard l'aient rebaptisé *Anna, Jeanne, Samia...* y adjoignant le bandeau *Femmes dans la guerre*. A croire que le bandeau en question leur enfonce les deux pieds dans cette guerre-là et qu'elles s'y enlèvent jusqu'aux genoux. Sous les mots *Femmes dans la guerre*, je vois une espèce de Guernica avec des silhouettes hurlantes prisonnières du tableau. Tout autour: du sang, de la poudre, de la fumée et des dames violées, en train de se déchirer le visage sur la tombe de leurs hommes mais portant aussi la guerre en elles comme un ver dans le fruit, bouillonnant d'une violence sur le point d'exploser.

En écoutant Madeleine Gagnon évoquer cette violence-là, qui appartient également aux femmes, par-delà le glaive des violeurs fiché dans leur corps, je me disais que si le féminisme a su évoluer au cours des décennies, c'est en mettant un peu de côté l'image rassu-

rante de pure victime en jupon, blanche agnelle du sacrifice, pour faire endosser à leur tour aux femmes le manteau de la belligérante. Cette belligérante fut-elle enfantée par une violence atroce qui crie vengeance.

Ça prend un certain courage pour laisser entendre que la haine n'a pas de sexe tant les femmes furent avant tout flouées, torturées, endeuillées par les guerres des hommes en détroques kaki qui font depuis toujours crépiter leurs mitraillettes sur une boule en bouillie. Sauf que c'est vrai. Ni sexe ni frontière pour la haine. *«Le nazi, c'est moi»*, écrivait Leonard Cohen avec la lucidité des poètes. Les femmes commencent à dire la même chose. Sous les discours et dans le livre de Madeleine Gagnon, la guerre cesse d'être entièrement asservie au glaive des hommes. Elle devient féminine par la bande, avec la haine jamais glorieuse qui accepte d'être un œuf du nid. Tout en n'étant ni jolie ni seyante. Juste là.

La haine. Falardeau en parle aussi dans son film sur les Patriotes. On peut bondir ou non d'y entendre résonner un couplet sur la haine de l'autre, de l'adversaire, de l'ennemi, se voiler la face en appelant à toutes les oraisons pacifiques. N'empêche que Falardeau n'est pas trop dans le champ en laissant une place (petite) à la haine. N'est-elle pas attisée comme une flamme rouge aux heures des révoltes civiles et des guerres, plus que jamais? Allez reprocher à un Patriote condamné à la potence de l'héberger à la veille de la mort. Elle habite forcément l'âme des pri-

sonniers politiques, aux côtés du chagrin, de la tristesse et de la peur. On peut la trouver suspecte et hieuse, refuser qu'on monte aux barricades en son nom. Encore faut-il d'abord reconnaître à la haine un droit de cité, la regarder dans le blanc de yeux pour mieux la vaincre après. Sinon, elle fera son chemin encore plus insidieusement dans le cœur des gens en les dévorant comme une armée de termites. D'où, d'ailleurs, la folie des guerres nées des haines concentrées, lâchées soudain comme des fauves.

Dans le livre de Madeleine Gagnon tissé de témoignages déchirants de femmes du Kosovo, de la Bosnie-Herzégovine, de la Palestine, du Liban, du Pakistan ou d'ailleurs, brisées par la guerre, dans ce livre-là où une femme kosovar reconnaît préférer voir sa fille morte que violée, je retrouvais en écho d'autres haines en bouquet. Celles qui culminent en coups de machettes dans le roman de Gil Courtemanche, *Un dimanche à la piscine de Kigali*. A cause du Rwanda en train de sombrer dans le délire sanguinaire qui s'enflamme au centre de son histoire. La haine, l'amour, la poésie et la révolte s'y tiennent la main. Comme dans le livre de Madeleine Gagnon. Comme dans le film de Falardeau. A croire que les pires sentiments et les meilleurs doivent cohabiter pour donner aux œuvres une force et une portée universelles. A croire qu'il faille toujours dire, à l'instar de Cohen: *«Le nazi, c'est moi.»*

otremblay@ledevoir.com

DOLLARS

Succès rime souvent avec productions commerciales, et pas toujours haut de gamme

SUITE DE LA PAGE C 1

importante basée sur la performance, récompensant les producteurs et les distributeurs ayant rafilé de grosses recettes aux guichets. Or succès rime souvent avec productions commerciales,

et pas toujours haut de gamme, comme l'expérience l'a démontré. Hollywoodisation des fonds publics? C'est ce que craint et dénonce la Coalition culture et long métrage en appelant Patrimoine Canada à se pencher davantage sur son mandat culturel et à divers-

sifier davantage les types de films financés. Quant au Regroupement des distributeurs indépendants, il fulmine contre le fait que ladite performance des films soit basée sur les recettes absolues aux guichets, privilégiant ainsi les gros joueurs. Les riches produc-

teurs et distributeurs, assis sur des succès de foule, recevraient beaucoup d'argent, les pauvres... moins. Cherchez l'erreur.

Le regroupement des distributeurs indépendants demande à Téléfilm de se baser plutôt sur un coefficient tenant compte des succès enregistrés par des œuvres moins commerciales ayant remporté un important succès à leur propre échelle, qui n'est pas nécessairement celle des gros sours.

Même Claire Samson, présidente de l'Association des producteurs de film et de télévision du Québec, souhaite que les enveloppes à la performance soient octroyées selon des critères moins

vis anglophones, se verraient pénalisés pour leurs bons coups. Dur à avaler!

Aux dernières nouvelles, dans la foulée des récentes rencontres, Téléfilm se montrerait prêt à tenir compte de certaines suggestions émises par la Coalition culture et long métrage. Un fonctionnaire de Patrimoine Canada aurait même suggéré l'idée que les recettes des œuvres commerciales servent à financer les films d'auteur. Tout espoir n'est pas perdu. A suivre!

Ne touchez pas au contenu canadien!

La Sarte (Société des auteurs radio, cinéma, télé) comme l'Union des artistes et l'Association des réalisateurs s'affolent particulièrement d'une des propositions faites à Téléfilm par certains groupes de gros producteurs et distributeurs. J'ai nommé la possibilité de modifier les critères de contenu canadien. Ces critères exigent pour l'instant que le réalisateur, le scénariste et l'interprète principal soient canadiens. Certains donc souhaiteraient qu'un seul membre de ce trio de tête soit canadien, ce qui changerait les règles du jeu et inquiète interprètes et créateurs, lesquels ont peur de voir le tapis leur glisser sous les pieds. *«Pour être canadiennes, les histoires doivent être écrites par des Canadiens»*, clame Annie Périard, présidente de la Sarte. A la Sarte, on se dit ravi qu'une aide à la scénarisation soit prévue par Téléfilm avant même que l'auteur ait trouvé réalisateur et producteur, mais on frémit devant les perspec-

tives de toucher au contenu canadien. A l'Union des artistes, la perspective de voir de grosses vedettes internationales voler à nos acteurs les premiers rôles crée l'émou.

Richard Paradis, président de l'Association des distributeurs (qui regroupe la plupart des grosses maisons de distribution (mais non les indépendants), assure que modifier les règles strictes du contenu canadien servira surtout aux productions canadiennes anglaises, qui peinent à atteindre leur public sans gros noms de stars à l'appui.

On ne peut s'empêcher de lui rappeler le mouvement (qui s'accroît) de tous ces cinéastes québécois tournant en anglais. Ceux-ci pourraient avoir la tentation de diluer encore plus la couleur nationale en courtisant Robert De Niro ou Julia Roberts. Alerte rouge, donc.

André Lafond, commissaire au Bureau du cinéma de Montréal, croit qu'un coup de barre commercial n'empêchera pas les films indépendants de se faire mais aidera les productions grand public à percer. *«On veut quoi, exactement? Rejoindre le public? Le cinéma est aussi une machine industrielle. Si tu mets une piastre, il faut donc ça rapporte à l'autre bout. On se plaint que les films canadiens ne sont pas vus. Si des vedettes américaines ou européennes les aident à décoller, mettons les chances de notre côté.»*

Art contre industrie, le cinéma a toujours sauté à cloche-pied entre ses deux mandats, d'où les tiraillements actuels. *«On n'a rien contre la performance, on n'a rien contre le succès»*, déclare Roger Cantin, président de l'Association des réalisateurs du Québec. *«On a peur que le fédéral penche trop de ce côté là.»* Dont acte.

avec Marie-France Lambert, Dominique Quesnel, Normand D'Amour, Pierre Collin, Jean-François Pichette, Isabelle Roy, Catherine Bonneau, Patrick Hivon, Sébastien Rajotte

concepteurs Claude Accolas, Angelo Barsetti, Alain Dauphinais, Marie-Pierre Fleury, Nicolas Rollin, François Vincent

Photo Jean-François Bérubé

«...il s'agit incontestablement d'une œuvre forte. [...]» - Le Devoir

«...le secouant *Langue-à-langue* [...] il vous rentre dedans...» - La Presse

«...pensez aux *Bons débaras* [...] au film *Nous étions guerriers*...» - Les choix de Sophie, TO

«...d'une force inouïe [...] un gros morceau, une attaque à la gorge. [...] elle a quelque chose d'essentiel.» - icimontreal.com

«...laisse le spectateur sonné. [...] propre à tenir en haleine jusqu'à la dernière réplique.» - Le Journal de Montréal

«...cette parole est dure mais essentielle à entendre.» - Voir

DERNIÈRE SEMAINE
Représentation dimanche
28 janvier à 15 h

Le Langue-à-langue des chiens de roche

DU 10 JANVIER
AU 3 FÉVRIER 2001

de Daniel Danis
mise en scène de René Richard Cyr

une création du
Théâtre d'Aujourd'hui
3900, rue Saint-Denis, Montréal
(métro Sherbrooke)
(514) 282-3900
www.theatredaujourd'hui.qc.ca

en coproduction avec
le Théâtre français du CNA

une collaboration de
Le Conseil des Arts du Canada
The Canada Council for the Arts
Fonds de soutien militaire - Millennium Fund

LES ARTS du Maurier

Hitler

texte, mise en scène et interprétation
alexis martin
jean-pierre ronfard

décor et accessoires
charlotte rouleau
costumes
ginette grenier
éclairages
martin labrecque
musique
michel smith
régie
colette drouin
direction technique
christian gagnon
production
nouveau théâtre expérimental

le nouveau théâtre
NTE
expérimental

du 6 février au 10 mars 2001
du mardi au samedi à 20h30
espace libre à Espace Libre
1945 rue Fullum
réservations 521-4191

À VOS MARQUES, PRÊTS, PONDEZ!

L'AVENIR EST DANS LES ŒUFS

précédé de **JACQUES OU LA SOUMISSION**

D'EUÈNE IONESCO

Mise en scène
JACQUES LESSARD

AVEC: JACQUES ALLARD
STEPHANE BRULOTTE
SIMONE CHARTRAND
LOUISETTE DUSSAULT
JACQUES GIRARD
FRANÇOISE GRATON
GILLES PELLETIER
CHRISTIANE PROULX
ÉVELYNE ROMPRE

DU 24 JANVIER AU 17 FÉVRIER
les vendredis à 20 h et samedis à 16 h
(Matinées et soirées scolaires en semaine, 10h30, 13h30 et 19h)

Assistance à la mise en scène et régie YANNICK BOCQUET
Scénographie, costumes et accessoires DENIS DENHOURY
Éclairages CLAUDE ACCOLAS
Musique LUDOVIC BONNIER
Maquillages FLORENCE CONNET

THÉÂTRE
DENISE-PELLETIER
4353, rue Sainte-Catherine Est
25 Papineau ou Viau, autobus 34
25 Pie IX, autobus 139

514 233-8974

LES ARTS

Le Mois Multi

Un art croisé

BERNARD LAMARCHE
LE DEVOIR

Puisqu'il y a des propositions artistiques qui jouent entre les frontières, il faut bien leur organiser des vitrines qui leur sied, dans leur volonté de sortir des contraintes et des définitions supportées par les pratiques conventionnelles et éprouvées par le temps. Bien qu'on puisse dire que très peu de productions restent liées, de nos jours, intimement à une seule pratique, s'accrochent à un seul horizon, reste qu'une forme de spécificité semble être sur le point, si ce n'est déjà fait, d'être

en respectant la différence des deux entités. Pas de conflit, pas de chicane. Trois œuvres sont partagées, «mais il était préférable que ces deux directions viennent sous deux labels plutôt que d'essayer de regrouper ça sous un seul label».

Le réseau du Mois Multi s'étend cette année à l'échelle canadienne. Le High Performance Rodeo de Calgary et le 6th Stage Festival de Toronto ont mis des ressources en commun avec Recto-Verso, notamment pour faire se déplacer le Théâtre Clipa, d'Israël. «Ça devient une ligne à plusieurs points, plutôt qu'une ligne à deux pôles. On établit des relations, on partage des programmations. Ce réseautage nous permet d'accueillir des spectacles qu'isolément on ne pourrait pas accueillir. Je ne sais pas si Clipa serait venu uniquement à Calgary. Recto-Verso, tout seul, ne serait pas parvenu à les faire venir à Québec.»

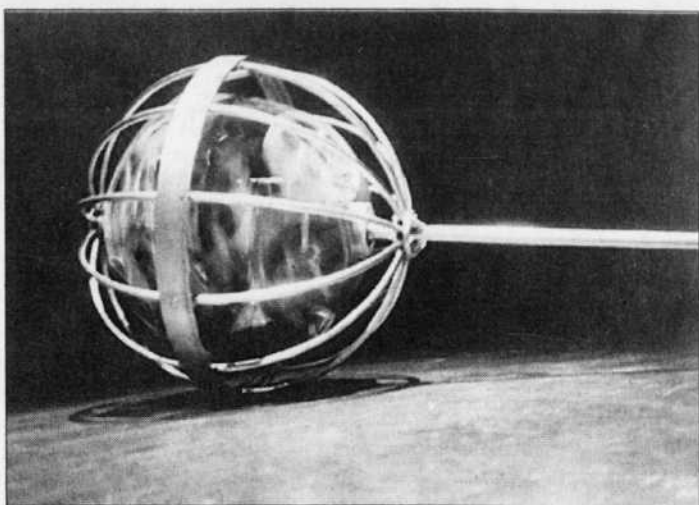
Avec
Vasistas 01
et
le Mois Multi
en février,
à mi-chemin
entre
les arts,
l'art multi
se fait
«performatif»

La programmation de Recto-Verso correspond aux orientations artistiques du collectif, explique Landry. L'intérêt pour l'intégration des nouvelles technologies, les mécaniques de diffusion de l'image, de l'audio, les œuvres polysémiques, à lecture ouverte, des œuvres qui donnent une importance à l'espace s'y perçoivent. L'installation y figure en bonne place. «Une des zones de liberté des œuvres multidisciplinaires, c'est le format de présentation. Ce ne sont pas nécessairement des œuvres scéniques.» Le fait d'être dans le Complexe Méduse, à Québec, fait remarquer Landry, permet de mettre des ressources en commun. Dans la programmation du Mois Multi se retrouveraient des éléments de la synergie de Méduse, qui abrite notamment Antitube, Avatar et La Bande vidéo. Méduse, dont les premiers pas, difficiles, ont fait la manchette, s'accomplirait en fin de compte. «Ce n'est pas un musée, Méduse, ce n'est pas une mine d'or, mais ça fonctionne», assure Landry.

L'élément humain

L'élément performatif, et pas nécessairement la performance comme discipline, lie les œuvres dans le nouveau Mois Multi. Une seule œuvre ne contient pas d'élément humain, celle de Marc Fournel, *Le Puits*, qu'on a vue l'an dernier à la triennale L'art qui fait boum!, au Marché Bonsecours, à Montréal, dans laquelle le spectateur joue tout de même un rôle actif, selon un principe d'interactivité.

La programmation du Mois Multi fait place aux installations audiovisuelles, avec *E pur, si muove!* (Et pourtant, elle tourne!), une idée originale de Rachel Dubuc et Berri Bergeron, tous deux formés en architecture, pour laquelle Landry vêtira ses habits de perfor-



Machin-E (E pur si muove!), des Productions Recto-Verso.



MeMyLee Miller, portrait bidule d'une femme photographe, de la compagnie Le Pont Bridge.

meuse, du 1^{er} au 4 février. Le trio de performeurs formé d'Eric Gagnon, «aux interventions vidéo et musicales», de Pierre Hébert (gravure sur pellicule) et de Frédéric Lebrasseur (percussions), apprécié par ailleurs dans ses groupes, Interférence Sardine et Les Batinsins, du 6 au 10 février, reprendra le flambeau, avec *Fleuve Wanted*, de Clipa, tient la route pendant deux jours (9 et 10 février), MeMyLee Miller. *Portrait bidule d'une femme photographe*, la fresque multiforme de la compagnie Le Pont Bridge et de Carole Nadeau, sur la vie et l'œuvre de la photographe américaine, prendra l'affiche du 14 au 17 février. *Le Puits* aura une vie plus longue, du 20 février au 2 mars. *O1*, une performance multimédia de Paul Litherland, avec le batteur Alex McSween, sur le langage, sera présentée les 23 et 24 février, aux mêmes dates que *Symphonie numéro 2 pour imprimantes matricielles*, du duo [The User]. Le Mois se terminera avec *La*, du groupe La Bande vidéo, le 2 mars.

À Montréal, au Théâtre La Chapelle, trois de ces pièces sont reprises, *Wanted* (2 et 3 février), *Fleuve* (15 et 16 février) et *La* (17 février). La programmation, pensée par le directeur artistique Ri-

chard Simas, inclut également, de Californie, *The Lady's Glove*, de Laetitia Sonami, qui jouera le 10 février de son gant magique et musical, et *Les Voisins*, du Arbo Cyber, Théâtre (?) de Québec (les 21, 22, 23, 24 et 28 février et du 1^{er} au 3 mars), un «jeu-vérité extrême» pour écouteurs. *L'Oiseau de glace* (du 2 au 24 février), de la performeuse Marie-Andrée Rho, comme les expositions *Mémoires vives* de Pierre Crépô (du 2 février au 3 mars), dans le hall d'entrée du Théâtre La Chapelle, et *Face B*, une exposition bicipitale avec l'artiste et bruitiste Jean-Pierre Gauthier et le musicien Martin Tétrault, qui échangent leurs disciplines, à la galerie Dare-dare (460, Sainte-Catherine Ouest, espace 505, jusqu'au 24 février).

MOIS MULTI

Complexe Méduse
591, rue de Saint-Vallier Est,
à Québec
(418) 524-7577

VASISTAS 01

Théâtre La Chapelle
3700, rue Saint-Dominique,
à Montréal
(514) 843-7738



Wanted, du Theater Clipa.

THÉÂTRE

Portée sociocritique

Les pièces *Wanted* et *Les Voisins* sont présentées à Montréal dans le cadre de *Vasistas 01*, une «fenêtre sur l'art interdisciplinaire»

LE DEVOIR

Le programme de l'événement Vasistas 01 comprend un volet théâtral, deux pièces en fait, sur des thèmes sociocritiques. La première, *Wanted*, du Theater Clipa d'Israël, traite sans parole

mulaire officiel qui devrait lui permettre de se retrouver dans sa société au bord de l'éclatement.

L'autre proposition, *Les Voisins*, a été créée en février 2000 à la caserne Dalhousie, à Québec, par le Arbo Cyber, Théâtre (?), une compagnie fondée en 1986 et travaillant depuis au rapprochement des arts visuels, de la scène et du multimédia. Conçue et mise en scène par Robert Faguy, *Les Voisins* s'inspire du film expérimental *Neighbours/Voisins*, réalisé par Norman McLaren en 1952. Le court métrage, gagnant d'un Oscar, raconte une querelle autour d'une fleur, une petite rixe qui dégénère finalement en conflit apocalyptique.

Wanted
traite sans
parole de
«l'égarement
bureau-
critique»

Theater Clipa présente sa production les vendredi 2 et samedi 3 février, à 20h30, au théâtre La Chapelle. Une tournée mènera ensuite la troupe à Québec (dans le cadre du Mois Multi, les 9 et 10 février) et à Calgary.

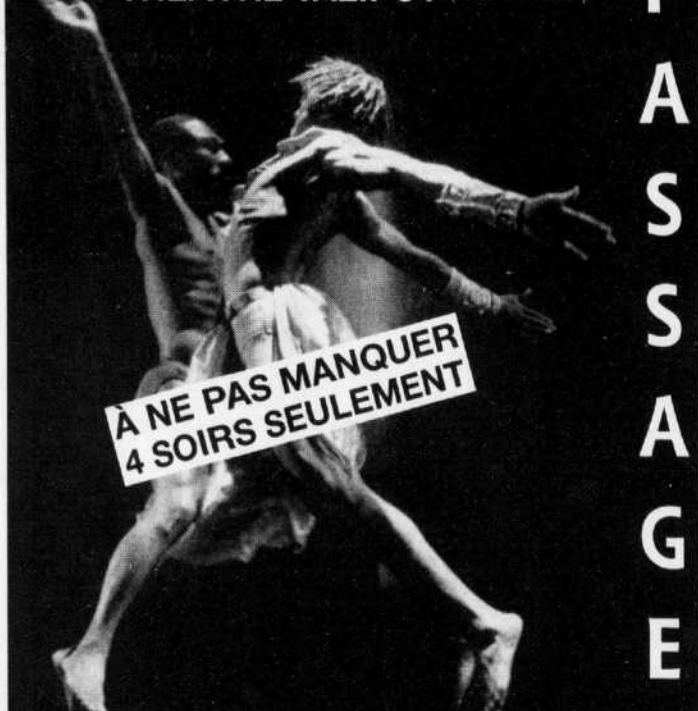
Fondée en 1995, issue de l'underground israélien, la compagnie combine gestuelle et multimédia dans ses spectacles sans paroles. *Wanted* a été écrite et dirigée par Dmitry Tyulpanov, né à Leningrad, et Idit Herman, originaire de Tel-Aviv. La pièce raconte «l'histoire d'un simple citoyen dont l'identité est mystérieusement effacée». Le bougre part à la recherche du for-

nalement en conflit apocalyptique. La production théâtrale met en scène deux performeurs évoluant devant un écran où est projeté le classique de McLaren. Les spectateurs, munis d'écouteurs, doivent suivre la réaction des comédiens qui les gavent en fait d'informations visuelles et sonores de plus en plus dérangeantes. *Les Voisins* est présentée du 21 au 24 février et le 28 février, au Théâtre La Chapelle.

Usine C en codiffusion avec le Festival Montréal en Lumière dans le cadre des événements spéciaux Loto-Québec

présente

THÉÂTRE TALIPOT (île de la Réunion)

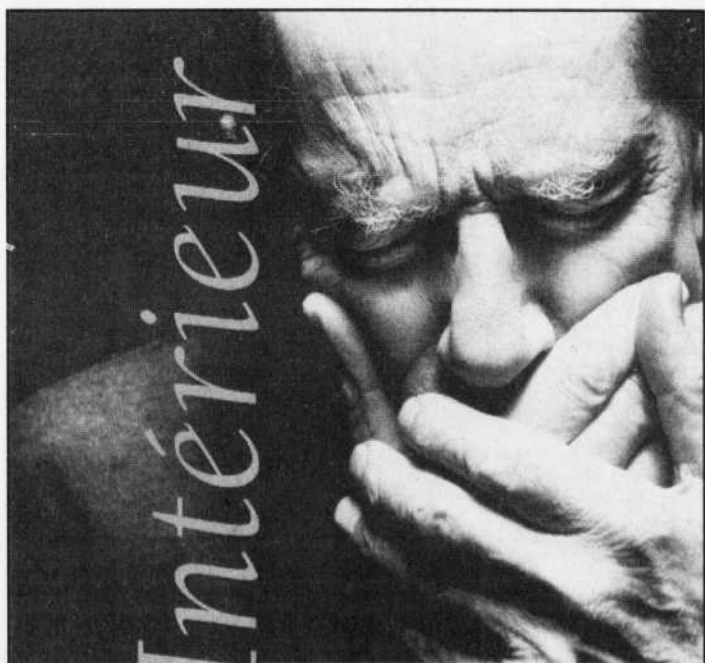


À NE PAS MANQUER
4 SOIRS SEULEMENT

«Grâce et spiritualité sont imbriquées de manière vraiment merveilleuse dans la pièce...»
The Herald, Écosse

13 au 17 fév.

USINE C 521.4493 Admission 790.1245 / 1.800.361.4595



Maurice Maeterlinck

En collaboration avec le théâtre ufu

théâtre du rideau vert

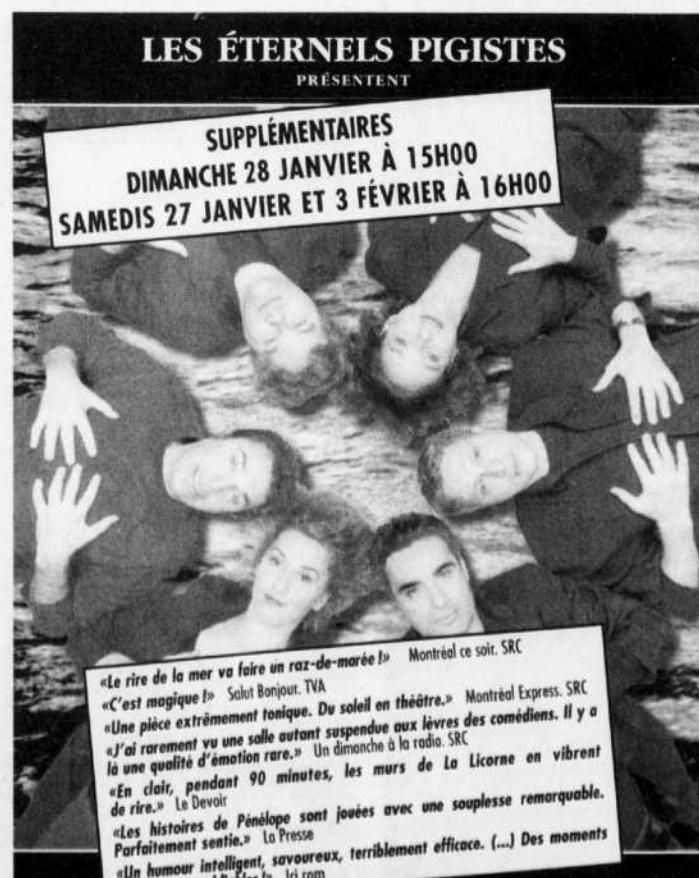
Du 23 janvier au 17 février 2001

Mise en scène: Denis Marleau
Avec Gabriel Gascon, Gregory Hlady, Pascale Montreuil, Marie-Claude Marleau, Annik Hamel, Daniel Soulières, Catherine Asselin-Boulanger et Éliane Préfontaine

Assistance à la mise en scène: Stéphanie Jasmin
Régie générale: Elaine Normandeau
Concepteurs: Catherine Granche, François Barbeau, Denis Gougeon, Stéphane Jolicoeur et Nancy Tobin

(514) 844-1793 - www.rideauvert.qc.ca

4664, rue Saint-Denis - métro Laurier - Service de garderie les samedis et dimanches en matinée, sur réservation seulement.



LES ÉTERNELS PIGISTES

PRÉSENTENT

SUPPLÉMENTAIRES
DIMANCHE 28 JANVIER À 15H00
SAMEDI 27 JANVIER ET 3 FÉVRIER À 16H00

«Le rire de la mer va faire un raz-de-marée!» Montréal ce soir, SRC
«C'est magique!» Salut Bonjour, TVA
«Une pièce extrêmement tonique. Du soleil au théâtre.» Montréal Express, SRC
«J'ai rarement vu une salle autant suspendue aux lèvres des comédiens. Il y a là une qualité d'émotion rare.» Un dimanche à la radio, SRC
«En clair, pendant 90 minutes, les murs de La Licorne en vibrent de rire.» La Devoir
«Les histoires de Panélope sont jouées avec une souplesse remarquable. Parfaitement sentie.» La Presse
«Un humour intelligent, savoureux, terriblement efficace. (...) Des moments carrément inoubliables!» 10.com

Le rire de la mer

9 JANVIER AU 3 FÉVRIER

Texte: Pierre-Michel Tremblay Mise en scène: Marie Charlebois
Avec: Christian Bégin, Marie Charlebois, Patrice Coquerneau, Pier Paquette, Isabelle Vincent

Assistance à la mise en scène: Jeanne Laperte

Concepteurs: Lucie Bazzo - Stéphanie Boucher
Pierre Desjardins - Monic Ferland
Isabelle Girouard - Gabriel Tsampalicos

LE DEVOIR 4559, Papineau
LA LICORNE 4559, Papineau
INFO: (514) 523-2246

Production
LE GROUPE DE LA VEILLÉE
avec Gabriel Arcand, Noémie Godin-Vigneau, Patrice Savard,
Daniel Mercille, Marina Lapina, Christophe Rapin,
Margarita Gutiérrez, Jean-Antoine Charest et Jocelyn Caron
adaptation et mise en scène
Oleg Kisseliov

CAMERA OBSCURA

d'après le roman de Vladimir Nabokov



au théâtre PROSPERO

1371, rue Ontario est

Métro: Baudry ou Sherbrooke

Rés: (514) 526-6582

Admission: (514) 790-1245

Desjardins

23 janvier au 17 février 20h
www.laveillee.qc.ca

LE DEVOIR SPÉCIAL La Presse TVA Omni Télé-Québec

LES ARTS

THÉÂTRE

Aléatoire planifié

Le hasard fait bien les choses, à l'Espace libre, lundi soir seulement

STÉPHANE BAILLARGEON
LE DEVOIR

Cela n'arrivera qu'une fois. Lundi soir, le 29, quoi, pour cette fois seulement, l'Espace libre de Montréal confiera la représentation au hasard, au *Hasard fait bien les choses*, le titre précis de l'affaire. C'est de l'aléatoire planifié, évidemment. Du chaotique arrangé avec le gars du théâtre, bien sûr. Mais quand même. L'effort est louable et la proposition, alléchante.

«Le principe est tout simple: on se laisse porter par le risque et la chance», résume Marie-Eve Gagnon, auteure et metteuse en scène, à la barre de cette folle équipée avec Claudine Raymond. Des textes courts, d'environ deux pages, ont été commandés à trois auteurs, avec la contrainte de créer au moins deux personnages. Toutes les étapes de la représentation — le choix du texte, l'orientation de la mise en scène, la conception et la réalisation de la scénographie, de l'éclairage, de la musique — sont tirées au sort par le maître de cérémonie, en l'occurrence Stéphane Crête. Deux équipes complètes d'artistes et d'artisans servent à la combinaison.

À la première expérience, en décembre, deux des quatre textes au programme éventuel ont été pi-

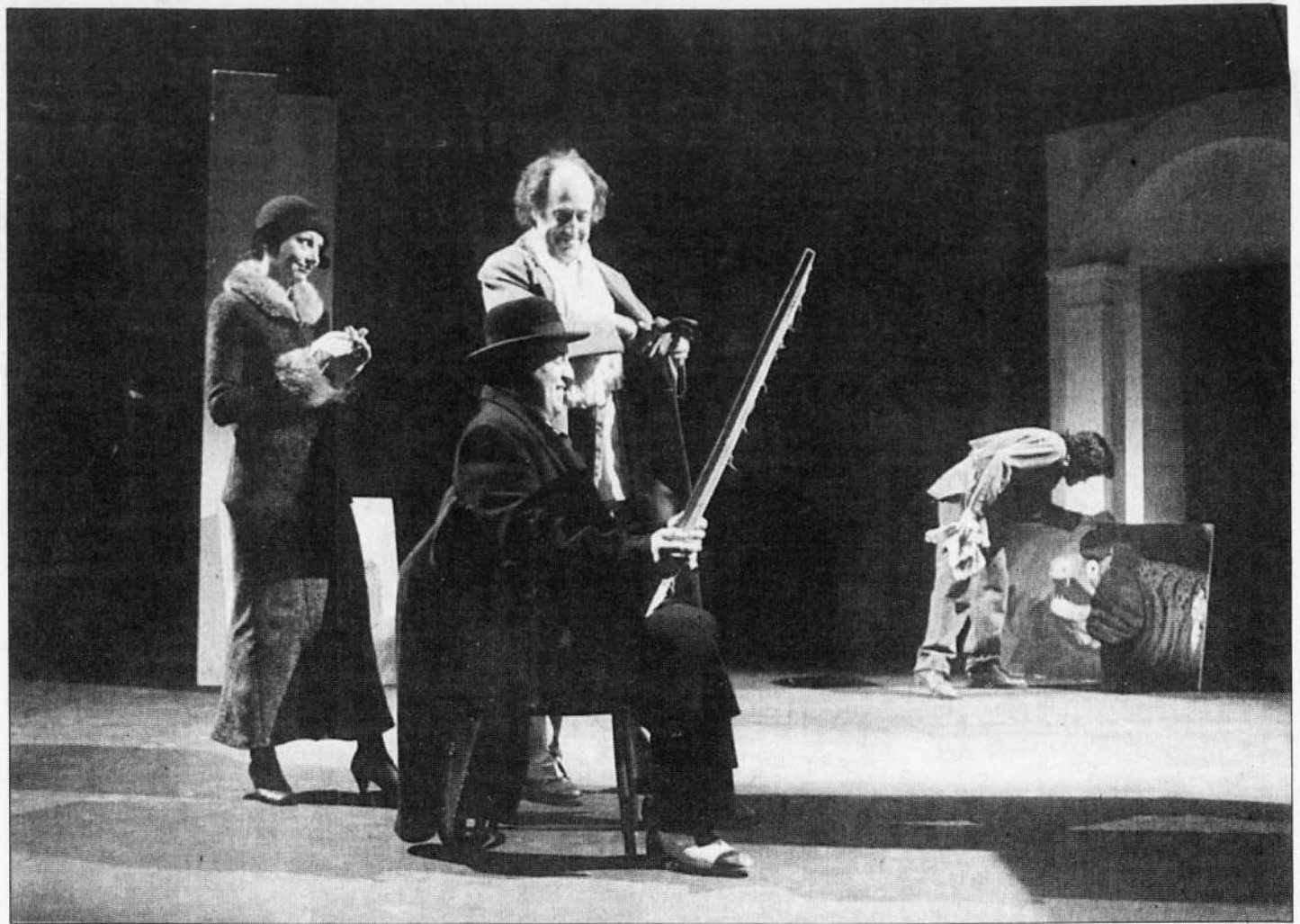


Marie-Eve Gagnon

Toutes les étapes de la représentation sont tirées au sort par le maître de cérémonie

gés à deux reprises, ce qui a accentué encore davantage l'exposition et la comparaison des autres éléments du travail théâtral. «Nous voulons dévoiler comment les différentes composantes s'organisent, poursuit Mme Gagnon. Normalement, le processus dure six semaines. Là, on réalise le travail en trente minutes. C'est un truc expérimental, évidemment. C'est un jeu organisé, un jeu comme le Monopoly. Ou plutôt, c'est un cauchemar organisé, le cauchemar de tout comédien: ne rien savoir avant de rentrer en scène, ne pouvoir se préparer qu'en quelques minutes. C'est même un peu sadique... Mais au fond, le but principal, c'est de s'amuser, tout simplement. Et nous nous amusons beaucoup, et je crois que le public s'amuse aussi beaucoup.»

Elle-même a déjà écrit un texte. Claudine Raymond a déjà joué dans un autre, en 1999, quand *Le hasard...* a bien fait les choses pour la première fois. «On doit se servir sa propre médecine...» En avril, le Théâtre de la Ville de Longueuil accueillera une autre soirée hasardeuse. «Le concept plaît beaucoup, on en a conscience. Un peu comme l'improvisation. Il est possible qu'on développe l'idée, peut-être même pour certaines écoles.» Le hasard est riche en rebondissements...



Marina Lapina, Gabriel Arcand, Jean-Antoine Charest (assis) et Jocelyn Caron dans *Camera obscura*.

GUY BORREMAN

Cruauté mentale

CAMERA OBSCURA

D'après Vladimir Nabokov. Adaptation, mise en scène et décor: Oleg Kisseliov. Costumes: Nadia Bellefeuille. Eclairages: Pierre Mainville et Oleg Kisseliov. Bande sonore: Kirk Wight. Avec Gabriel Arcand, Noémie Godin-Vigneau, Patrice Savard, Daniel Mercille, Marina Lapina, Jean-Antoine Charest, Christophe Rapin, Margarita Gutiérrez et Jocelyn Caron. Une présentation du Groupe de la Veillée au théâtre Prospero jusqu'au 17 février.

HERVÉ GUAY

Il y aurait long à dire sur l'adaptation des romans à la scène. En particulier lorsqu'il s'agit de romans complexes comme ceux de Nabokov. Les choix à opérer s'avèrent cruciaux. *Camera obscura* ne fait pas exception. D'autant que l'écrivain, qui est passé graduellement du russe à l'anglais comme langue d'écriture, en a terminé une première version dans sa langue maternelle en 1932 avant de céder à la tentation de tout réécrire en an-

glais six ans plus tard sous le titre de *Laughter In The Dark*.

Au théâtre Prospero, ce qui a fait pencher le metteur en scène, Oleg Kisseliov, en faveur de la mouture originale tient notamment à une figure secondaire, Cheepy. Se révèlent là des intentions grotesques. Raison pour laquelle le double protéiforme du héros au centre du récit, Bruno Kretchmar, ouvre (tant bien que mal) le spectacle. Le malheur, c'est que Kisseliov ne dispose pas en la personne de Daniel Mercille d'un comédien suffisamment fort — et j'opte ici pour un euphémisme — pour offrir un contrepoint convaincant au riche esthète campé par Gabriel Arcand.

Petit détail parmi d'autres qui empêche constamment sa reconstruction d'atteindre un point d'équilibre. Et cela même s'il a trouvé moyen de rendre concrètement les transformations successives d'une relation amoureuse destructrice. Dans la pénombre, après chaque tableau, l'espace se recompose à nouveau sur le mode du puzzle. C'est-à-dire que les comédiens retournent dans tous les sens quelques éléments scéniques blancs (cadre de porte à

fausses colonnes et à fronton cintré, manteau de cheminée, gradins...) pendant qu'une musique inquiétante alimente un suspense qui procède avec lenteur.

Or la tentative de Kisseliov de faire ressortir le caractère insolite du roman de Nabokov par une petite personne et d'autres figures accessoires produit exactement le contraire de ce qui est visé. Ces incursions n'étant pas à la hauteur du triangle principal, elles distraient plutôt qu'elles n'enrichissent ce qui fonctionne relativement bien. Sans compter que le procédé de recomposition de l'espace en vient à s'essouffler en deuxième partie, faute d'une concentration de l'action entre des mains plus sûres. Ce qui n'empêche pas une ou deux scènes d'ensemble, celle des patineurs, par exemple, d'ajouter une touche poétique bienvenue.

Mais, pour l'essentiel, quand la liaison du quinquagénaire fortuné (Gabriel Arcand) avec une petite ouvreuse de cinéma (Noémie Godin-Vigneau) prend le devant de la scène, l'intérêt subsiste. *Idem* quand l'adultère découvert, Bruno en vient à abandonner sa femme (Marina Lapina) et à être trompé à son tour par un caricatu-

riste américain (Patrice Savard). Avec son ancienne flamme, Magda se plaira ensuite à torturer l'aveugle qu'est devenu Bruno en cours de route. Ultimes manœuvres de cruauté mentale dans ce qui aurait dû constituer le point culminant d'une montée dramatique trop souvent désamorcée.

Comme c'est fréquent dans les productions de la Veillée, *Camera obscura* réunit donc une distribution à deux vitesses. Y domine, bien entendu, le Bruno sombre et anxieux de Gabriel Arcand alors que, dans le rôle de «la petite vicieuse qu'il faudrait enfermer dans une maison de correction», Noémie Godin-Vigneau sait aguicher avec une pointe de ludisme, une goutte de désespoir ainsi qu'un zeste de vulgarité bon enfant. En amant ténébreux et sans le sou, Patrice Savard joue les séducteurs maniérés. À l'opposé du Max tout en rigidité morale de Jean-Antoine Charest et de Marina Lapina, d'une discrétion efficace en épouse «qui n'a jamais élevé la voix de sa vie». Hormis ce noyau dur, *Camera obscura* a beau chercher à rendre les correspondances multiples de Nabokov, l'opération se perd souvent en circonvolutions à l'exécution douteuse.

les rythmes, les souffles, l'espace et le temps ...

Mozongi

une pièce de **ZAB MABOUNGOU**
chorégraphe de danse africaine contemporaine et interprète de renommée internationale

25-27 janvier, 2 et 3 février, 20h; 29 et 31 janvier 2001, 13h
Public général: 25\$ Étudiants et aînés: 15\$ (taxes incluses)

Place des Arts Cinquième Salle 842 2112

en collaboration avec l'Agora de la danse et Bildanse
PROJET BILD - formule Intégrale 15

BRAIN STORM

Chorégraphe SARAH BILD
Interprètes TOM CASEY, LAURENCE LEMIEUX, ROBERT MEILLEUR, MATHILDE MONNARD et CAROL PRIEUR Collaborateurs CHRISTINE CHARLES, LOUIS-PHILIPPE DEMERS, DANIEL ÉTHIER, DOUGLAS LOWRIE et LAURENT MASLÉ

«La chorégraphe Sarah Bild a conçu *Thunder*, l'un des moments les plus vrais de la saison de danse...»
RÉGIS TREMBLAY, LE SOLEIL

31 JANVIER AU 3 FÉVRIER ET 7 AU 10 FÉVRIER 2001 À 20H
Jeudi-causerie le 1^{er} février 2001 après la représentation : une rencontre féconde avec les artistes

L'AGORA DE LA DANSE
BILLETTERIE (514) 525-1500 ou RÉSEAU ADMISSION (514) 790-1245
Studio de l'Agora de la danse
840, rue Chériar Métro Sherbrooke

MONTREAL DANSE

Direction artistique // Kathy Casey

Du 7 au 10 et du 14 au 17 février, 2001 à 20h00

Cinquième salle
Place des Arts

Billets en vente au 514 842 2112 et sur www.pda.qc.ca
Réseau Admission 514 790 1245
Redevance et frais de service

Présente //

- Solitudes de Dominique Porte
- Humus de Avi Kaiser

Interprètes //

Martin Bernier, Maryse Carrier, Daniel Firth, Rachel Harris, Manon Levac, Helge Letonja, Annie Roy

l'Agora de la danse contemporaine

Hiver 2001

Abonnez-vous!
525-1500

DEMANDEZ NOTRE BROCHURE!

Avec les créations de:

Sarah Bild/Danse-Cité
Daniel Léveillé
Isabelle Van Grimde

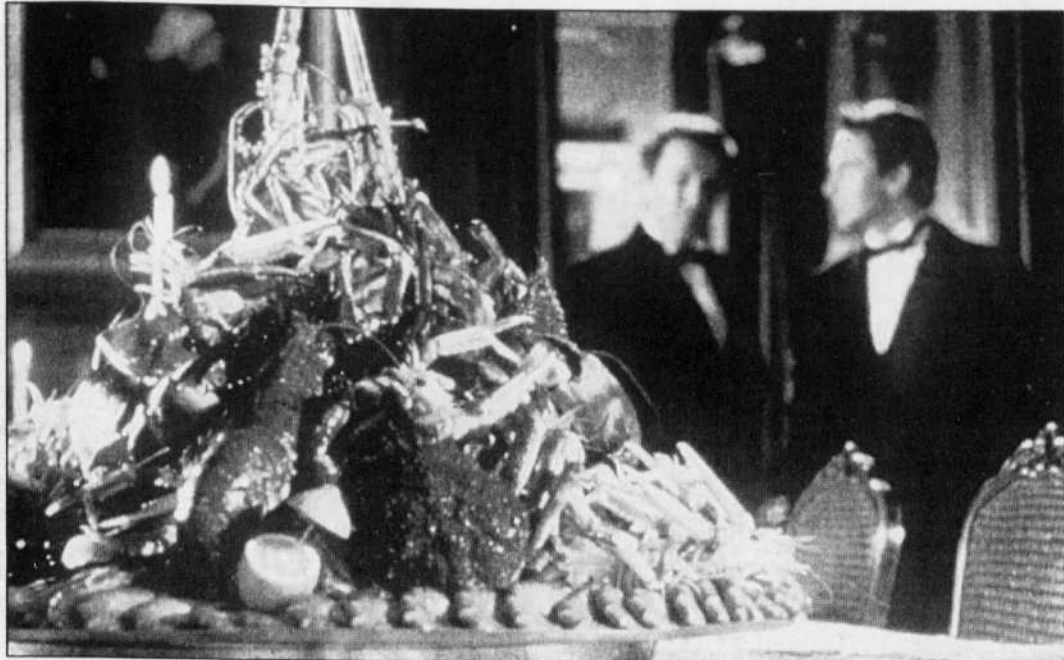
Lola MacLaughlin (Vancouver)
Dominique Porte

Forfait 4 ou 8 billets disponibles

L'AGORA DE LA DANSE
840, RUE CHERRIER MÉTRO SHERBROOKE

L'Agora de la danse est subventionnée par le Conseil des arts et des lettres du Québec, le Conseil des Arts du Canada, le ministère de la Culture et des Communications du Québec, le Fonds de stabilisation et de consolidation des arts et de la culture du Québec, Emploi Québec et la Ville de Montréal.

LES ARTS
CINÉMA



Dans *Une affaire de goût*, Frédéric Delamont est un homme d'affaires parisien, milliardaire, phobique et bien sûr pervers, qui, au lendemain de sa rencontre avec Nicolas Rivière, un jeune serveur de restaurant, fait de lui son goûteur personnel.

Placide polar

UNE AFFAIRE DE GOÛT

De Bernard Rapp.
Avec Bernard Giraudeau, Jean-Pierre Lorit, Florence Thomassin, Charles Berling, Jean-Pierre Léaud. Scénario: Gilles Taurand, Bernard Rapp. Image: Gérard De Battista. Montage: Juliette Welfling. Musique: Jean-Philippe Goude. France, 1999, 90 minutes.

MARTIN BILODEAU

Bernard Giraudeau, qui a passé ses vingt premières années de sa carrière à jouer les Alain Delon, se destine vraisemblablement, pour les vingt dernières, à jouer les Dirk Bogarde. C'est du moins ce que suggérait *Gouttes d'eau sur pierres brûlantes*, de François Ozon, qu'on a vu au début de l'automne, et c'est aussi ce que confirme *Une affaire de goût*, second long métrage du journaliste-romancier Bernard Rapp, dans lequel l'acteur rochelais campe Frédéric Delamont, un homme d'affaires parisien, milliardaire, phobique et bien sûr pervers, qui, au lendemain de sa rencontre avec Nicolas Rivière (Jean-Pierre Lorit), un jeune serveur de restaurant, fait de lui son goûteur personnel. S'amorce alors un rapport étrange de victime et de bour-

reau, une escalade de faux-semblants et de jeux de pouvoir que le récit émaille savamment dans les filets d'un érotisme à l'anglaise, c'est-à-dire flegmatique et suggéré, mais que des tempêtes intérieures viendront ultimement fracasser. Une histoire par ailleurs racontée en flash-back, selon un canevas (usé à la corde) de polar puzzlesque, repris du roman de Philippe Balland duquel le film est tiré.

Dans *Tiré à part*, son premier long métrage, qui avait pour théâtre le monde de l'édition londonien, Bernard Rapp faisait du héros (Terence Stamp) et des spectateurs les complices d'une machination diabolique ourdie contre un écrivain malhonnête. Dans *Une affaire de goût*, le cinéaste met en scène semblable machination, mais à l'insu des spectateurs, pris à témoin d'une sorte de lent suicide par clonage dont les clés ne lui seront jamais livrées.

ner dans le processus les derniers repères de sa propre individualité, dont sa conjointe (Florence Thomassin) — une figure ici purement fonctionnelle.

La forme de récit, franchement usée, et la mise en scène, qui capte chaque instant sans les interpréter ou les inventer, font de l'ambiguïté entre les deux hommes, sur laquelle repose tout leur rapport et le nôtre à eux, une convention sans grande subtilité. Une convention par ailleurs rétrograde dans une histoire du cinéma que Pierre Granier-Deferre (*Une étrange affaire*), Joseph Losey (*The Servant*) et Ken Russell (*Women In Love*), entre autres, ont nourri de semblables équivoques avec autrement plus de finesse. On pense aussi au héros de Patricia Highsmith, le jeune Rivière développant envers son modèle, comme Tom Ripley, une pulsion meurtrière sublimant un rapport charnel.

Ainsi, bien qu'il propose un duel d'acteurs assez bien équilibré, grâce à l'interprétation sobre et brillante de Jean-Pierre Lorit et le flegme perfide d'un Bernard Giraudeau visiblement inspiré, le polar placide de Bernard Rapp n'arrive pas à transformer sa proposition, purement intellectuelle, en un spectacle de cris et de fureur dont le cinéaste nous assure de l'existence.

Entrevue avec Bernard Rapp

Cruelle culture

MARIE-ANDRÉE LAMONTAGNE
LE DEVOIR

«*La cuisine*, disait l'écrivain espagnol Manuel Vázquez Montalbán, au moment de réunir en volume *Les Recettes de Carvalho* (Christian Bourgois, 1996), qui ont fait la fortune littéraire de son privé, est une métaphore de la culture et de son contenu hypocrite.» Et cultivé, subtil, tout en intelligence et en finesse, le film de Bernard Rapp, rencontré à Montréal en août dernier, lors du Festival des films du monde, où *Une affaire de goût* fut projeté devant des salles conquises, l'est assurément. Cependant, explique le journaliste et cinéaste français, également connu comme concepteur et directeur de la passionnante série *Un siècle d'écrivains*, le film parle moins de nourriture que d'un certain «protocole gustatif», une façon de goûter les plats, de les choisir, de les apprécier ou de s'en tenir éloigné, qui se révèle le terrain privilégié de la manipulation.

«*Tout le film tient dans une scène: quand Nicolas se penche sur l'œuf et goûte, il est pris*», précise le cinéaste, renvoyant ainsi, sans le dire, au mythe de Déméter, retenue aux Enfers pour avoir goûté à la grenade que lui avait tendue Pluton, son ravisseur. Plus explicitement, il évoquera le mythe de Narcisse et celui du banquet partagé.

Un fond archaïque

Quoi qu'il en soit, *Une affaire de goût* renvoie à l'atavisme de l'humanité, pour laquelle la nécessité de se nourrir passe encore par l'acte de tuer. Film faisant appel à un fonds archaïque, par conséquent, notamment en raison des rapports de domination et de soumission consentie qui s'installent entre les trois personnages principaux: Frédéric Delamont, homme d'affaires d'âge mûr, séduisant, tourmenté par ses démons; Nicolas Rivière, trentenaire un brin paumé, à la recherche inconsciente d'un maître; Béatrice, sa jeune amie, qui voit tout, comprend tout, mais demeure impuissante à empêcher ces deux-là de s'enfoncer dans une relation perverse où la haine de soi ne compte pas pour peu.

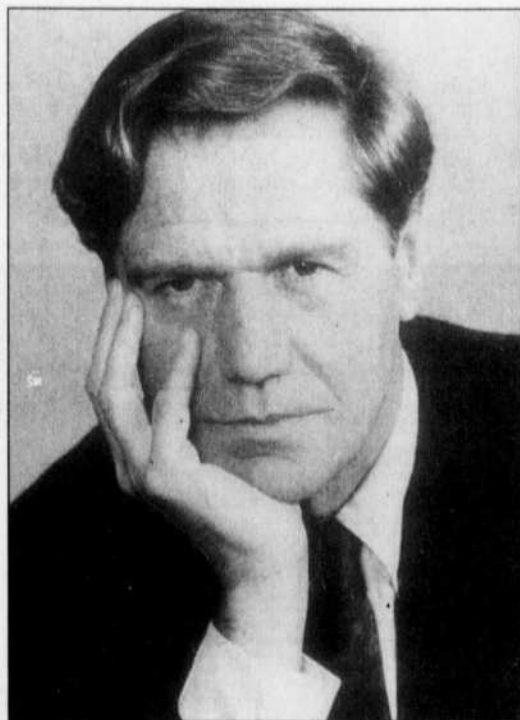
«*C'est un film archaïque, c'est vrai, par la manipulation qu'il met en scène*, explique Bernard Rapp. *Car on vit sur la manipulation. C'est parfois un bien, quand c'est dans le cadre d'un processus d'apprentissage. Mais parfois non. Pour en montrer les effets, il fallait aussi arriver à faire croire au spectateur que ces deux hommes se ressemblent physiquement, comme eux-mêmes sont prêts à le croire. Le spectateur est donc manipulé à son tour.*» L'adaptation du roman de Philippe Balland (*Affaires de goût*, Julliard) fut menée conjointement avec le psychanalyste Gilles Taurand: «*C'est aussi un film très cérébral, chargé de fines indications psychologiques et psychanalytiques.*» Le spectateur pourra s'amuser à relever au passage les traces laissées par cette fructueuse collaboration, tel pied nu, par exemple, apparaissant inopinément vers la fin, ou encore l'absence de rapport, à une scène près, de toute sexualité, qui rend plus criante encore sa sublimation à travers la nourriture ou, plutôt, le «pro-

tolele gustatif», qui a pour corollaire le protocole sexuel et ses infinies variations qui tissent les rapports humains. «*C'est avant tout un film sur le désir*, ajoute ainsi le cinéaste, *et qui montre d'interminables préliminaires.*»

Une affaire de goût est enfin, on l'aura compris, un film sur la haine de soi. Delamont instrumentalise un être pour qu'il accomplisse sur lui-même ce qu'il n'a pas le courage de faire. Mais cette haine de soi est parée, travestie, comme la tête de veau entourée de persil et déposée sur la table fait oublier l'abattoir ruisselant de sang. Quand le masque tombe, Delamont ne peut pas n'être qu'odieux.

«*Déplacé* serait le maître mot de ce film, s'il faut en croire Bernard Rapp, qui s'efforce souvent, admet-il, d'installer le spectateur en décalage par rapport à ce qu'il voit, entend ou attend. Bernard Rapp, à qui, trop souvent, au Japon comme en République tchèque, est posée la question (oiseuse) d'une pseudo-homosexualité latente entre les deux personnages masculins, à quoi s'est ajoutée, chez les Japonais, celle, plus étonnante, d'un cannibalisme implicite!

Comme si la sexualité était le passage obligé de tout rapport humain. Comme si on pouvait accéder à la vérité des êtres. Humblement, patiemment, le juge d'instruction (fascinant Jean-Pierre Léaud) s'efforcera plutôt de «comprendre ce qui s'est passé». C'est à lui, en dernier recours, que s'identifiera le spectateur qui mange, désire et meurt, soumis à son destin, certains jours moins aveuglément peut-être.



Le cinéaste Bernard Rapp.

On a tant d'émotions à partager !

Centre Pierre-Péladeau
Salle Pierre-Mercure

Samedi 3 février 16 h 30 et dimanche 4 février - 20 h

Hydro Québec présente
Passion Jeunesse

DYNAMO
Théâtre
Mur-Mur

« Un spectacle de GYMNASIQUE et de danse FÉROCEMENT ÉNERGIQUE, au rythme enlevé ! »

The Globe and Mail

« Défiant la gravité avec ses saltos arrière et ses vrilles (...) du THÉÂTRE JEUNE PUBLIC d'une CRÉATIVITÉ STUPEFIANTE »

Los Angeles Times



Age recommandé 7 ans et plus

Mercredi 7 et Jeudi 8 février - 20 h

BANQUE NATIONALE présente
Découvertes du Monde



JOSÉ GRECO II

«...l'incarnation de la PASSION.»

Le Devoir

« Le Baryshnikov du Flamenco »

Austin Texas



TRAQUENART

Lundi 12 février - 20 h



Les Radio-Concerts du Centre Pierre-Péladeau

Impressions d'un siècle

Ingrid Schmithüsen et l'Ensemble de la SMCQ

Sous la direction de Walter Boudreau

La soprano d'origine allemande Ingrid Schmithüsen et l'Ensemble de la SMCQ, sous la direction de Walter Boudreau, témoignent de l'inspiration poétique des compositeurs de la fin du XIX^e à la fin du XX^e siècle. Oeuvres de Liszt à Denis Gougeon en passant par Ravel, Stravinski, Schoenberg, Delage, Weill, Chan Ka Nin et Claude Vivier.

chaîne culturelle

Radio-Canada



Vendredi 16 et samedi 17 février - 20 h

Les idées heureuses
société de musique baroque

14^e saison
2000-2001
Direction artistique
GENEVIÈVE SOLY
et NATALIE MICHAUD

FESTIVAL MONTRÉAL EN LUMIÈRE

www.ideeshheureuses.ca

Sortez avec Louis XIV!

Spectacle de danse et musique baroque
Avec la compagnie de danse baroque française l'Éventail et l'Ensemble des Idées Heureuses
« VOYAGE EN EUROPE » Chorégraphies originales sur des musiques de Campra, Purcell, Rosenmüller et Vivaldi
Accrochez vos perruques, ça va décoiffer!

PROGRAMMATION Février 2001

1	Département de musique de l'UQAM Guy Vanasse, flutiste et Suzanne Blondin, Pianiste	20 h
2	La Chapelle de Montréal, Vivaldi et Caetera, Dir. Yanick Nezet-Séguin	20 h
3	Dynamo Théâtre, Mur-Mur Passion Jeunesse	16 h 30
4	Dynamo Théâtre, Mur-Mur Passion Jeunesse	14 h
7 et 8	José Greco II, Passion : Flamenco Découvertes du Monde	20 h
7	Projet Mozart, concerts-midis, entrée libre Pierre Jasmin, Pianiste	
14	Mannheim : Les amours de Wolf gang	
28	« Alla Turca » La diversité culturelle chez Amadeo	
9 et 10	Angèle Dubeau et La Pietà Violons d'enfer	20 h
12	Ingrid Schmithüsen et l'ensemble de la SMCQ Impression d'un siècle, Dir. Walter Boudreau,	20 h
16 et 17	Les idées heureuses et la troupe de danse baroque l'Éventail de France Voyage en Europe : sortez avec Louis XIV	20 h
18	Orchestre Baroque de Montréal Les grands millésimes, Dir. Joël Thiffault Solliste invité Daniel Taylor, Haute conte	20 h
18	SMCQ Solo ! Dir. Walter Boudreau	20 h
19 au 23	Les Grands Explorateurs Histoire d'un Empire, La Turquie	19 h
24	Conservatoire de musique de Montréal	20 h

LE DEVOIR



Centre Pierre-Péladeau
Salle Pierre-Mercure
300, boul. de Maisonneuve Est
Montréal

Billets : 987-6919
Admission : 790-1245

LES ARTS

CINÉMA



Une scène du film *Né en Absurdistan*, de Houchang Allahyari.

Par-delà les frontières

NÉ EN ABSURDISTAN
De Houchang Allahyari. Avec Julia Stemberger, Karl Markovics, Meltem Cumbul, Ahmet Ugurlu. Scénario: Tom Dariusch Allahyari, Agnes Pluch, Houchang Allahyari. Image: Helmut Pirnat. Montage: Charlotte Müllner. Musique: Marios Kopstas-Anastasiou. Autriche, 1999, 117 minutes.

MARTIN BILODEAU
Il arrive que la rareté, sur nos écrans, d'une cinématographie étrangère, que la singularité du propos que son rejeton aborde et le rapport que celui-ci nous fait de cet «ailleurs» nous fassent amener les faiblesses d'un film. C'est un peu ce qui se produit avec *Né en Absurdistan*, comédie venue d'Autriche, signée Houchang Alla-

hyari (*I Love Vienna*), cinéaste originaire d'Iran, qui se penche, à l'heure où l'Autriche, avec la montée de la droite, resserre son étai protectionniste et étanchéifie sa frontière avec la Turquie, une histoire pas banale d'échange culturel, voire une fable sur l'inclusion, la tolérance et le partage. Ça commence dans une chambre de la maternité d'un hôpital viennois où reposent deux mamans, l'une autrichienne (Julia Stemberger), fille de ministre mariée à un haut fonctionnaire (Karl Markovics), l'autre turque (Meltem Cumbul), mariée à un aimable ouvrier (Ahmet Ugurlu), leurs bébés respectifs à leurs côtés. Emportés dans le tumulte d'une chicane entre les deux familles, les bébés seront délibérément inversés par une infirmière, à l'insu des parents. Lorsque, quelques mois plus tard, les pa-

rents autrichiens apprennent la chose, les parents turcs viennent tout juste d'être renvoyés dans leur pays pour avoir omis de communiquer leur nouvelle adresse à l'Etat. Qu'à cela ne tienne, le couple part à leur recherche, espérant ramener leur bébé sans même avoir à donner le «leur» en échange. Au cœur d'un village mené par un despote qui a fait main basse sur la Mercedes du couple, le quatuor amorce des négociations serrées, dont l'ultime enjeu demeure le retour en Autriche de la petite famille injustement expulsée. Abordant sur le mode de la comédie un thème difficile qui a déjà fait l'objet de drames poignants (*Winterflower*, de Kadir Sözen, est un de ceux-là), *Né en Absurdistan* fait délibérément la sourde oreille aux enjeux politiques et sociaux, limitant son analyse au combat de

deux familles que les circonstances fusionneront en une seule. Celle-là au-dessus des lois, au-delà des frontières, et par-delà les préjugés sociaux censés préserver l'intégrité des frontières, psychologiques autant que géographiques. On ne compte plus les raccourcis (entre deux cratères) du scénario, souvent trop au service du gag de l'instant et du détour à prendre pour énoncer avec éloquence ses préoccupations sociales et politiques. La mise en scène, à hauteur d'un feuilleton télévisuel, et l'interprétation, homogène et sans éclat, finissent de témoigner de la faiblesse d'un film qui, pour se rendre jusqu'ici, a dû faire valoir d'autres qualités et susciter une curiosité autre que celle qu'inspire la découverte d'une œuvre ou d'un auteur, laquelle s'exercera ailleurs.

Douloureuse confrontation

PROTECTION
Réalisation et scénario: Bruce Spangler. Avec Nancy Sivak, Jillian Fargey, Hiro Kanagawa, William MacDonald, Jennifer Copping, Cam Chai, Nicole LaPlaca, Giacomo Baessato. Image: Brian Johnson. Musique: Bruce Spangler.

ODILE TREMBLAY
LE DEVOIR

Rien de plus méritoire que de tourner un film d'auteur à Vancouver. L'industrie tout entière est un bassin de techniciens et un plateau de tournage pour Hollywood. Ceux qui se piquent de faire une œuvre personnelle travaillent dans l'urgence pour trouver des collaborateurs et effectuent eux-mêmes une grosse partie du travail. C'est ce qui est arrivé à Bruce Spangler, à la fois scénariste, réalisateur, coproducteur et compositeur de *Protection*, tourné vite et avec trois sous. Les bonnes intentions et le courage de travailler dans des conditions de fortune ne produisent pas toujours les meilleures œuvres pour autant. *Protection*, sur un thème difficile mais archi traité — les méfaits de la drogue dans les milieux familiaux en dérive —, est un film qui n'a pas su aller au bout de son audace, tout en se collant au réel. Car Spangler est un ancien travailleur social qui a transféré à l'écran force expériences personnelles. Le bon côté de *Protection*, c'est ce parti pris de ne pas mettre en scène des bons travailleurs sociaux vs les mauvais drogués, mais de montrer que

chacun est pétri de contradictions, tant Jane (Nancy Sivak), la travailleuse sociale, qui doute des décisions lourdes de conséquences qu'elle doit prendre, que Betty (Jillian Fargey), mère faible abonnée à l'héroïne qui aime pourtant ses enfants et n'accepte pas l'idée qu'on lui en retire la garde. Le cinéaste a tricoté cette douloureuse confrontation d'employés de l'Etat et de familles désorganisées avec une incursion dans la vie sentimentale de la travailleuse sociale, ce qui dilue le propos du film sans apporter grand-chose à l'histoire. Le grand défaut de *Protection* est d'être plate, sans regard vraiment neuf, sans la force que des œuvres à portée sociale (on pense surtout à l'école britannique des Ken Loach et Mike Leigh) peuvent dégager sur des thèmes similaires. Il y a bien du réalisme dans cette description d'une famille reconstituée, où le copain de la mère est sans doute à la fois un agresseur sexuel et un bon ami pour le garçon, et la mère, une femme également double, sauf que *Protection* a peine à extrapoler, à se dégager de son thème pour lui offrir un biais d'analyse. Les jeux d'acteurs n'ont rien de transcendant non plus, encore que William MacDonald dans la peau de Joe, le copain héroïnomanie, possède une certaine force de frappe, mais ni Nancy Sivak (Jane) ni Jillian Fargey (Betty) ne parviennent à habiter vraiment leurs personnages. Film honorable mais plutôt amateur, *Protection* ne parvient guère à se hisser au rang d'œuvre-choc que son sujet réclamait.



Nancy Sivak dans le rôle d'une travailleuse sociale dans *Protection*, de Bruce Spangler.

L'ombre de l'ombre

SHADOW OF THE VAMPIRE (L'OMBRE DU VAMPIRE)
De M. Elias Merhige. Avec John Malkovich, Willem Dafoe, Cary Elwes, John Aden Gillet, Catherine McCormack. Scénario: Steven Katz. Image: Lou Bogue. Montage: Chris Wyatt. Musique: Dan Jones. Etats-Unis, 2000, 89 minutes.

MARTIN BILODEAU
Rien de mieux, pour reconnaître la portée et le sens du courant expressionniste allemand, que de voir ou revoir ses

chefs-d'œuvre, que le Goethe-Institut présente jusqu'au 8 mars. L'institution ne peut d'ailleurs que se réjouir de la coïncidence voulant que *Shadow Of The Vampire*, premier long métrage d'E. Elias Merhige, relatant en reproduisant son style la création de *Nosferatu* par F. W. Murnau, en 1921, sorte en même temps que s'amorce sa rétrospective consacrée aux ténors du mouvement (Pabst, Wiene, Lang). Du coup, *Shadow Of The Vampire* passe pour un détour inutile, le pastiche peu édifiant d'un genre, et d'un film, qui a si fortement influencé le cours de l'histoire du cinéma que toutes les écoles de cinéma qui se respectent le mettent

au programme. Ce qui explique d'ailleurs que cette comédie noire, issue de l'imaginaire d'un bon élève d'une de ces écoles, donne l'impression d'un exercice de fin d'année, sincère, appliqué, mais finalement trivial et inabouti. Pour tout dire, le scénario est l'œuvre d'un mordu de *Nosferatu*, Steven Katz, également ami de Nicolas Cage, producteur de ce film qui s'inspire des légendes et rumeurs qui ont entouré la sortie du chef-d'œuvre de Murnau, lesquelles laissaient entendre que Max Schreck, le comédien à qui le cinéaste avait confié le rôle du comte Orlock (inspiré du *Dracula* de Bram Stoker, dont Murnau n'avait pu obtenir les droits), était

un véritable vampire. Cette légende sert d'argument principal à *Shadow Of The Vampire*, dans lequel John Malkovich, dans le rôle du cinéaste tempêteux et pervers, conduit son équipe dans un village isolé des collines roumaines, où les rejoindra Max Schreck (Willem Dafoe) qui, pour le bien du film, a choisi de rester, entre les prises, dans la peau de son personnage de vampire, ne découvrant jamais à ses coéquipiers un autre visage que celui, terrifiant, du comte Orlock. La malédiction qui pèse sur le film ne tarde pas à échauffer les esprits, et le sang prélevé dans quelques jugulaires ne laisse plus aucun doute sur l'identité du coupable, avec lequel Murnau, plus fou que jamais, négocie la bonne continuation de son œuvre contre quelques chairs à croquer, dont celle de Greta (Catherine McCormack), la star capricieuse du film. Au delà du risque de voir cette légende prendre le pas sur la vérité dans l'imaginaire de cinéphiles influençables, reste une comédie ludique et plutôt appliquée, un exercice plastique pour cinéphiles de minut, dans lequel Willem Dafoe, génial et méconnaissable, livre un *Nosferatu* impressionnant, visiblement plus inspiré de celui que Klaus Kinski incarnait dans le *remake* de Werner Herzog que de l'original. Pour sa part, John Malkovich ajoute une coche, sans qu'on sente l'effort de se répéter ni le goût de se renouveler, à son palmarès de machiavels. Du sang neuf ne lui ferait aucun tort, et à nous non plus.

Road-movie plastifié et prétentieux

THE GODDESS OF 1967
De Clara Law. Avec Rose Byrne, Rikiya Kurokawa, Nicholas Hope, Elise McCredie. Scénario: Clara Law, Eddie L.C. Fong. Image: Ion Beebe. Montage: Kate Williams. Musique: Jen Anderson. Australie, 2000, 118 minutes.

MARTIN BILODEAU
C'aurait fait un court métrage au rythme tranquille. Hélas, la cinéaste australienne Clara Law (*Autumn Moon, Temptation Of A Monk*) a choisi de faire de *The Goddess Of 1967*, son neuvième film, une expérience de lenteur, échelonnée sur deux interminables heures d'images ultracomposées en comparaison desquelles les films de Hal Hartley et Wong Kar-wai passent pour des thrillers enlevés.

Le point de départ, le propulseur et le théâtre de ce *road-movie* plastifié, étiré et finalement prétentieux, est une Citroën DS datant de 1967 (DS, déesse, goddess, suivez le glissement) qu'un jeune Japonais (Rikiya Kurokawa) est venu acquérir en Australie après l'avoir négociée par courriel avec son soi-disant propriétaire. Arrivé sur les

lieux, une jeune aveugle (Rose Byrne) l'accueille dans la maison sens dessus dessous, où la cervelle du vendeur et de son épouse assassinés colle encore aux murs. L'énigmatique handicapée l'invite illico à prendre le volant du rose et luxueux véhicule, qui repose dans le garage, et d'entreprendre avec elle un périple à travers le désert australien. Lui fuyant un passé récent de fraudeur, elle répondant à l'appel de ses souvenirs d'enfance marqués par la mort de sa mère et les agressions sexuelles de son père, le tandem roule et roule. A travers les nuages de poussière, le passé sordide resurgit, éclairant le présent sourd de l'aveugle stigmatisée et nourrissant l'affection que lui porte bientôt son partenaire en cavale, *hacker* amoureux des reptiles, à qui ce chemin dans la brousse permettra de renouer avec le monde des humains. Le film en entier repose sur la juxtaposition de figures géométriques (la voiture aux formes séduisantes, les héros aux silhouettes typées, les paysages désertiques où se profilent des fermes désaffectées et des derricks fantomatiques) que la cinéaste agence au gré de fantaisies picturales pour lesquelles elle a cependant du mal à communiquer sa passion. A défaut d'être vraiment singulier, le style de Clara Law est sûr, animé par une mise en scène qui allie la sobriété et l'effet, la vigueur et le vide, et que stimule avec invention une musique, sorte de country électronique, qui sied parfaitement à pareil projet de décoration. Car, comme on dit de quelqu'un qu'il s'écoute parler, *The Goddess Of 1967* se regarde faire. De sorte que l'émotion ressentie par l'héroïne, d'ailleurs très bien campée par Rose Byrne, n'arrive jamais à quitter l'écran pour venir nous réchauffer un peu et que la passion du héros pour la DS, dont Roland Barthes supposait qu'elle était «tombée du ciel», s'enfonce sans nous dans l'impasse de la photogénie.

La Presse, Luc Perreault

Nationale 7

Un film de Jean-Pierre Sinapi

RCI 16 A L'AFFICHE! QUARTIER LATIN

« Un suspense psychologique très troublant »

La Presse, Marc-André Lussier

BERNARD GIRAUDEAU JEAN-PIERRE LORIT FLORENCE THOMASSIN

une Affaire de Goût

un film de BERNARD RAPP

RCI 16 A L'AFFICHE! QUARTIER LATIN

«Des images grandioses, inoubliables. Des images qui font rêver.»

Le Journal de Montréal

«L'aventure humaine est réelle, et le pari technique titanesque, et c'est réussi.»

Le Nouvel Observateur

«Paysage à couper le souffle, tout est superbe.»

Le Journal de Montréal

Jacques Perrin présente

Himalaya

L'ENFANCE D'UN CHEF

Un film de Éric Valli

RCI 16 A L'AFFICHE! FAMILIERS PARISIENS

Le Libertin

UNE COMÉDIE SANS COSTUMES DE GABRIEL AGHION

CHRISTIAN CHARMETANT · FRANÇOISE LEPINE · FRANÇOIS LALANDE · AUDREY TAUTOU · VAHINA GIOCANTE · BRUNO TODESCHINI · ARNAUD LEMAIRE · YANN DUFFAS

VINCENT PEREZ FANNY ARDANT MICHEL SERRAULT JOSIANE BALASKO

à l'affiche vendredi le 2 février

LES ARTS
CINÉMA

La route vers le sacrifice

15 FÉVRIER 1839

Réalisation et scénario: Pierre Falardeau. Avec Luc Picard, Sylvie Drapeau, Frédéric Gilles, Pierre Rivard, Yvon Barrette, Denis Trudel, Luc Proulx. Image: Alain Dostie. Musique: Jean St-Jacques.

ODILE TREMBLAY
LE DEVOIR

Les sceptiques seront confondus. *15 février 1839*, le fameux film de Pierre Falardeau que Téléfilm refusa si longtemps de subventionner, le fruit de la colère et de l'acharnement, l'œuvre portée par les coups de gueule de son géniteur, ne pouvait tout bonnement pas se planter. Ça aurait fait plaisir à trop de monde. Reste à Téléfilm l'exercice du mea-culpa. Falardeau signe ici son meilleur film, une œuvre d'intensité portée à la fois par le jeu sensible des comédiens et par un climat quasi mystique qui lui apporte sa grâce.

15 février 1839 montre à quel point un film n'est pas contenu uniquement dans son scénario, à quel point aussi la couleur des éclairages, le jeu des comédiens, le rythme peuvent apporter une couleur originale imprévue et parfois bouleversante.

Basé sur les lettres de Chevalier de Lorimier, sur son testament, sur des témoignages, mélangés histoire et extrapolation, le film évoque les dernières 24 heures de deux Patriotes condamnés à être pendus le lendemain avec d'autres compagnons, à la prison du Pied-du-Courant de Montréal.

S'insérant dans la lignée du *Party et d'Octobre*, huis clos d'hommes confrontés aux situations extrêmes de l'emprisonnement ou de la captivité volontaire, mais dépassant ces deux œuvres en unité, en émotion, en beauté formelle aussi, *15 février 1839* apporte une dimension nouvelle à



Frédéric Gilles et Luc Picard dans le film *15 février 1839* de Pierre Falardeau.

l'univers trop manichéen de Falardeau. Quelque chose comme la tendresse, le respect, la douceur, plus de nuances aussi. Appelons ça une maturité de cinéaste et n'en parlons plus.

Luc Picard apporte au rôle de Chevalier de Lorimier, héros principal, une sensibilité frémissante. Son personnage de condamné qui a peur mais qui tient le coup, qui étire sa femme et rit avec des copains, restera humain de bout en bout, sans sombrer dans la caricature, mais au contraire en passant par toute la gamme des émotions avec une dignité qui n'exclut jamais la faiblesse. Quant à Sylvie Drapeau,

on peut trouver un brin excessive sa prestation bouleversée en épouse qui fait ses adieux à l'homme qu'elle aime, mais force est d'admettre que la situation se prête à l'étalage de sentiments puissants. Ici son visage torturé en gros plan devient l'incarnation même de la douleur, alors qu'elle étirent son mari comme une piété éplorée.

Le rythme est lent et attentif à ne jamais perdre le fil des émotions, à respecter cette espèce de chemin de croix d'hommes qui se préparent à mourir et pour qui chaque minute compte et doit être saluée comme une étape vers le renoncement à soi pour

se fondre en une cause à laquelle ces hommes adhèrent jusqu'à la mort.

Par-delà les scènes clés — dialogue entre Chevalier de Lorimier et un soldat ennemi qui s'excuse jusqu'à l'absurde du rôle qu'il joue, rencontre ultime des deux

époux, extrême-onction, montée à l'échafaud —, le film repose aussi sur des petits moments de vie carcérale, dernier repas au milieu des farces bouffonnes, cours loufoque de natation. Il repose aussi sur la beauté des images dont les éclairages de clair-obscur rappellent certains tableaux de Georges de La Tour.

Où, il y a bien quelques sorties «falardeennes», échos des préoccupations politiques contemporaines du cinéaste. Deux passages frappent: celui où il est question de la haine de l'adversaire (quand même justifiable en une veille d'exécution), un autre constitue une ode aux extrémistes et résonne comme une profession de foi personnelle du cinéaste. Le fait que ces tirades aient été absentes du scénario publié chez Stanké se révèle, somme toute, assez amusant. Les lec-

teurs chez Téléfilm auraient, on le présume, exigé qu'elles disparaissent. Ces phrases sont apparues, ni vu ni connu, à l'heure du tournage. Comme quoi un cinéaste peut aussi garder dans sa manche ses répliques les plus susceptibles de susciter la controverse pour les lâcher au dernier moment en criant: «Concou!»

Falardeau est un réalisateur orienté et un homme qui ne fait pas dans la dentelle. Il a quand même mis ici de l'eau dans son vin fort, moins noir et blanc que d'habitude, un peu tout de même. On ne se refait pas. Le spectateur n'a pas à partager ses positions pour apprécier son film, juste à accepter d'arperner un moment avec ses personnages la route vers le sacrifice, qui possède des résonances nationalistes pure laïques évidemment, mais également universelles.

JOHN MALCHOVICH WILLEM DAFEO

«Envoûtant!» - Rolling Stone
«Fascinant! Tout à fait brillant et captivant!» - Variety
«Fabuleux!» - Los Angeles Times

«En 1922, F.W. Murnau crée «Nosferatu», le film de vampire le plus réaliste de l'histoire du cinéma...»

L'OMBRE DU VAMPIRE
V.F. DE SHADOW OF THE VAMPIRE

FAMOUS PLAYERS STARCITE MONTREAL
VERSION FRANÇAISE PARISIEN
FAMOUS PLAYERS COLOSSUS LAVAL
MEGA-FLEX GULLOZZO JACQUES CARTIER 14

MONTREAL
TASCHEREAU 18
ST-EUSTACHE
ROCK FOREST
SON DIGITAL GATINEAU

FAMOUS PLAYERS STARCITE
PARAMOUNT COLISÉE KIRKLAND
VERSION ORIGINALE ANGLAISE
DES SOURCES 10 COLOSSUS LAVAL HULL

DE LA PURE MAGIE COMME VOUS N'EN AVEZ JAMAIS VUE!

«LE MEILLEUR FILM DE L'ANNÉE!»

Le Presse - The Gazette
Le Soleil - Time Magazine
New York Daily News - LA Daily News
US Weekly - New York Post
Toronto Sun - Toronto Star

GAGNANT DE GOLDEN GLOBES MEILLEUR FILM FRANÇAIS

★★★★★
Marc André Lussier, LA PRESSE

★★★★★
Paul Henri Gaudet, LE JOURNAL DE MONTRÉAL

★★★★★
John Greig, THE GAZETTE

★★★★★
Normand Provencher, LE SOLEIL

★★★★★
Denise Morin, JOURNAL DE QUÉBEC

★★★★★
Mélina Koehn, HOUR

«FANTASTIQUE.»
Claude Deschênes, MONTRÉAL ET SOIR SIC

«MAGIQUE»
Paul Henri Gaudet, LE JOURNAL DE MONTRÉAL

protection

«Semblable à du Ken Loach des meilleures années»

Scénario BRUCE SPANGLER • Directeur de la photographie BRIAN JOHNSON • Décors ROBYN BADGER • Montage MICHAEL BROCKINGTON et LUIS LAM • Supervision sonore MICHAEL COLOMBY • Musique BRUCE SPANGLER • Consultant de production SHARON MCGOWAN • Production ERIK PAULSSON et BRUCE SPANGLER • Réalisé par BRUCE SPANGLER

v. originale anglaise avec sous-titres français

16 AND- À L'AFFICHE! PARALLÈLE e-Centris 3038 Ave. St-Laurent Bilingue (514) 847-2286 15h00 - 19h15

GAGNANT GOLDEN GLOBE MEILLEUR ACTEUR (drame)

«Une explosion d'émotions qui vous coupera le souffle!»
Rea Reel, NEW YORK OBSERVER

SEUL AU MONDE

DESIGNATED PRICED

QUARTIER LATIN MONTREAL
BROSSARD TASCHEREAU 18
LASALLE (Place) JACQUES CARTIER 14
LAVAL (Carrefour) ST-EUSTACHE
ST-BRUNO ST-HYACINTHE
BOUCHERVILLE CARREFOUR DU NORD
ST-JEAN PLAZA REPENTIGNY
GATINEAU HULL
JOLIETTE STE-ADELE

DES LE VENDREDI 2 FÉVRIER!
V. ORIGINALE AVEC SOUS-TITRES FRANÇAIS QUARTIER LATIN

VERSION ORIGINALE AVEC SOUS-TITRES ANGLAIS
PARAMOUNT IMAX
FAMOUS PLAYERS COLOSSUS LAVAL

QUARTIER LATIN MONTREAL
LASALLE (Place) LANGOELLIER 6
TASCHEREAU 18 JACQUES CARTIER 14
ST-EUSTACHE MONTREAL
PLAZA DELSON BOUCHERVILLE
ST-HYACINTHE CAPITOL
ST-JEAN PLAZA REPENTIGNY
GATINEAU HULL
JOLIETTE STE-ADELE

À L'AFFICHE! SON DIGITAL ST-BASILE VALLEYFIELD

«UN MAUDIT BEAU FILM! COURREZ VOIR ÇA!»
PATRICIE L'ECUYER, RADIO-CANADA

«UN FILM FORMIDABLE... RACONTÉ SUR UN TON ABSOLUMENT IMPECCABLE!»
RENE HOMIER-ROY, TQS

«UN FILM MAGNIFIQUE.»
SOPHIE DUROCHER, TÉLÉ-QUÉBEC

«C'EST UN FILM QUI REJOUÉ L'HISTOIRE ET CARBURE À L'ÉMOTION!»
CLAUDE DESCHÊNES, RADIO-CANADA

15 FÉVRIER 1839

UN FILM DE PIERRE FALARDEAU AVEC LUC PICARD SYLVIE DRAPEAU FRÉDÉRIC GILLES
AVEC PIERRE RIVARD MARIO BARO YVON BARRETTE DENIS TRUDEL LUC PROULX STEPHANE F. JACQUES BENOIT DAGENAIS JEAN GUY
JEAN-FRANÇOIS BLANCHARD MARTIN DUBREUIL ROCH CASTONGUAY JERRY SNELL JULIEN POULIN DIRECTION PHOTO ALAIN DOSTIE
DIRECTION ARTISTIQUE JEAN-BAPTISTE TARD CREATIONS COSTUMES MARIO DAVIGNON CONCEPTEUR SCÉNARIO SERGE BÉLUCHEMIN ET MATHIEU BEAUDIN MUSIQUE JEAN ST-JACQUES
MONTAGE CLAUDE PILLARDY PRODUCTION GÉNÉRALE RENE CHENIER PRODUCTION ASSOCIÉE MARC DAIGLE (PRODUCTION FILM BERNADETTE FAIVEUR) SCÉNARIO ET RÉALISATION PIERRE FALARDEAU

À L'AFFICHE! FAMOUS PLAYERS PARISIEN version originale française avec sous-titres anglais FAMOUS PLAYERS CENTRE EATON SON DIGITAL

e-Centris

THE GODDESS OF 1967 • NATIONALE 7 • LIFE WITHOUT DEATH • SUZHOU • PROTECTION

Dimanche 28 janvier Ciné-Kid: Le journal d'Anne Frank

514.847.2206: horaires + infos + www.ex-centris.com Étudiant + âge d'or: 6\$ Semaine avant 18h00: 6\$ Admission générale: 9\$

CINÉ-KID CINÉMA PARALLÈLE

La bataille des droits

Il y a des sujets dont les médias se feront un plaisir de traiter abondamment. Les soubresauts de la politique partisane, par exemple.

Mais il en est d'autres qu'ils abordent avec une certaine hésitation. Par exemple, les sujets délicats qui concernent les médias eux-mêmes. Les risques et enjeux liés à la concentration. Ou encore le droit d'auteur des journalistes pigistes.

N'étant pas partisan de la théorie du grand complot, je ne supposerai pas que la lutte des pigistes autour du droit d'auteur est volontairement passée sous silence par les grands médias.

Mais on peut à tout le moins affirmer qu'il y a un malaise, d'autant plus qu'au Québec, éditeurs de journaux et de magazines sont directement pris à partie par une poursuite en recours collectif de 30 millions de dollars lancée en 1999 par l'Association des journalistes indépendants du Québec (AJIQ), qui soutient représenter des centaines de journalistes pigistes. Ce qui est en jeu ici, c'est le droit de regard de ces auteurs sur l'utilisation de leurs textes sur Internet et dans les banques d'archives électroniques, ainsi que le droit d'en tirer un revenu adéquat.

Cette poursuite est dirigée contre 13 publications, dont *L'Actualité*, *La Presse*, *Le Soleil*, *Voir* et *Le Devoir*, ainsi que la banque d'archives numériques Cedrom-SNI.

L'AJIQ lançait cette semaine un magazine consacré à cette question, *Droits devant*, avec l'appui d'or-



Paul
Cauchon

ganismes comme l'Union des artistes, l'Union des écrivains québécois et la FNC-CSN.

Evidemment, les propriétaires des grands médias ne commenteront pas l'affaire puisqu'ils sont pris à partie par les tribunaux.

Mais nous ferons tout de même remarquer que cette cause importante s'inscrit dans un mouvement mondial de lutte pour le droit d'auteur et qu'elle est emblématique de deux phénomènes en émergence depuis dix ans: le développement d'Internet et celui de l'emploi précaire.

L'époque où les médias embauchaient largement à pleines portes est bien terminée, comme dans bien d'autres secteurs d'activité. Pour remplir leurs pages et leurs plages horaires, les médias font de plus en plus appel à une masse de pigistes qui vendent leur production à l'unité à des coûts souvent dérisoires (notez qu'il existe des pigistes qui vivent très bien et qui n'échangeraient

pas leur vie actuelle contre celle d'un employé permanent, mais on conviendra qu'il s'agit d'une minorité).

La loi canadienne sur le droit d'auteur stipule que le journaliste est considéré comme un auteur; lorsqu'il vend un article à la pièce, il cède ses droits pour une première publication seulement, à moins d'entente contraire.

L'arrivée d'Internet et des nouvelles banques de données numériques a brouillé les cartes. Tout à coup, les éditeurs ont multiplié les sites Internet, cherchant désespérément du contenu pour les remplir, cherchant souvent à obtenir ce contenu à rabais auprès des pigistes. Tout à coup, les textes — pas seulement ceux des pigistes, d'ailleurs, mais également ceux des journalistes permanents des entreprises — ont pu être reproduits partout de par le vaste monde avec une déconcertante facilité, remontés et redistribués sur plusieurs sites Internet.

Partout, cette lutte entre les auteurs d'articles et les entreprises fait des étincelles mais des ententes commencent à être signées, particulièrement en Europe. Depuis juin dernier, le groupe L'Express redistribue aux journalistes un forfait annuel ainsi qu'un pourcentage du chiffre d'affaires provenant de l'exploitation de ses archives électroniques. Quelques mois auparavant, *Le Figaro* s'était fait interdire par un tribunal d'utiliser sur son nouveau site Internet les textes des journalistes sans leur autorisation expresse ni une rémunération équitable.

Aux États-Unis, la bataille fait rage sur plusieurs fronts. En juin, un groupe d'auteurs, d'illustrateurs et de photographes lançait une poursuite contre le *Boston Globe*, alléguant que l'entreprise cherchait à faire signer des contrats les obligeant à céder les droits d'utilisation de leurs œuvres. En 1999, la National Writers Union remportait un procès contre six éditeurs majeurs, dont *Time* et *The New York Times*, au sujet de l'utilisation des articles et photos sur Internet. La cause est maintenant portée en Cour suprême.

Au Québec, les relations ont pris une tournure plus amère depuis l'automne alors que des éditeurs ont exigé de leurs pigistes qu'ils signent un contrat où ces derniers s'engageaient à céder tous les droits d'utilisation de leurs textes. Les exigences étaient plus ou moins «musclées» selon les publications mais l'AJIQ a documenté plusieurs cas où les éditeurs ont menacé les pigistes de ne plus utiliser leurs services s'ils ne signaient pas de telles ententes.

L'AJIQ a même brandi les témoignages de pigistes qui auraient perdu leurs contrats pour avoir refusé de signer, dans une atmosphère rappelant les belles heures du capitalisme sauvage.

La bataille juridique doit reprendre en février devant les tribunaux. Sans présumer du résultat, une chose est bien claire: chaque partie a besoin de l'autre et il leur faudra trouver une solution.

peauchon@ledevoir.com

MUSIQUE

La liberté, loin des compromis

Témoin d'un siècle aux horreurs les plus grandes, aux idéaux les plus nobles, le compositeur belge Henri Pousseur fait partie de ces purs qui croient encore à une forme d'utopie humaniste contemporaine, loin du culte de l'individu, où l'art — la musique en particulier — se doit d'inventer des structures de communication à l'image d'une profonde démocratie basée sur le respect, l'intelligence et une forme certaine de participation. Portrait incomplet d'un homme qui s'est voulu artiste et qui n'a jamais eu peur de toujours avoir des idées tout en demeurant fidèle à son idéal.

FRANÇOIS
TOUSIGNANT

Le fond de la toile est sombre: Henri Pousseur est élevé dans une Belgique au catholicisme étouffant, dans une Liège annexée au III^e Reich, dont il subira le poids de la botte. L'histoire le dit, tout a une fin et ce fut la Libération. Non seulement politique, mais aussi artistique. Il participe ainsi à ce qu'on appelle la génération de Darmstadt. Comme tous les jeunes compositeurs des années 50, l'esthétique d'Anton Webern le séduit (je fais ici une parenthèse: ce compositeur s'appelait au départ Anton «von», mais il a laissé tomber la particule nobiliaire selon ses convictions propres). «Avec Webern, on découvrirait qu'il était possible d'obtenir une égalité dans les rapports entre les notes comme celle qu'on rêvait d'avoir entre les individus. On voulait faire fi du culte individualiste, de cet humanisme à l'occidentale qui mettait l'accent sur l'unicité de la personne et de son culte qui avait amené

à toutes les horreurs dont on venait d'être témoins et dont on ne voulait plus jamais qu'elles se reproduisent.» C'est le début de la pensée utopique, cette utopie que dès le XVI^e siècle un sir Thomas More verra comme idéal brûlant à atteindre, aussi impossible qu'irréductible.

Donc, dans les années 50, il se passe deux choses pour Pousseur: l'approvisionnement de cette nouvelle manière de penser les rapports entre les notes — donc de concevoir la musique et la société — et aussi l'arrivée parallèle des nouveaux moyens de production de sons avec les moyens électroniques (peu importe l'étiquette «concrète, électronique...»). S'il trouve l'alphabet, les mots, il lui manque une chose.

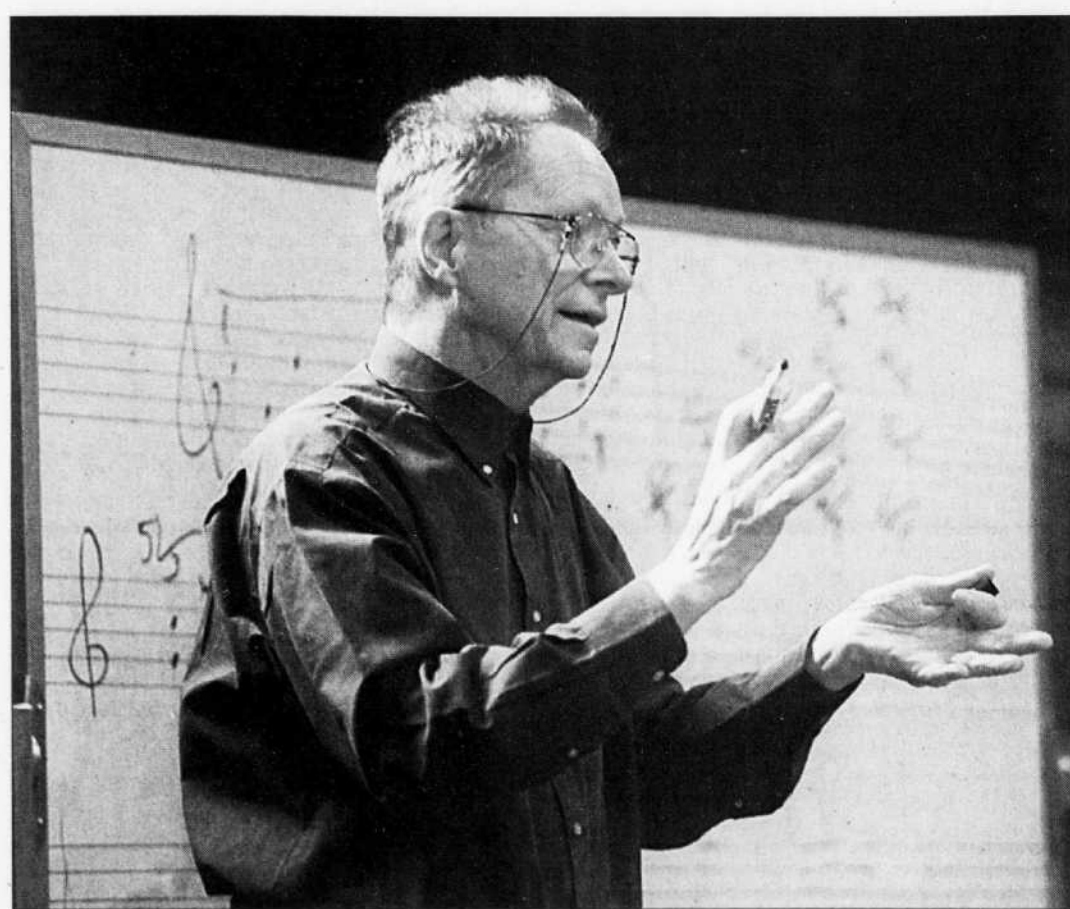
Cela semble aujourd'hui tout simple; à cette époque, ce ne l'était pas. «Dans cette explosion où tout tendait éventuellement à la grisaille, il fallait trouver une nouvelle manière de syntaxe, de sens sémiologique à donner à la musique et, surtout, aux structures musicales.» Il part donc à la recherche de moyens pour orga-

niser un sens du langage sonore, aussi perceptible qu'original et qu'il pourra partager.

Deux rencontres capitales. D'abord, celle de Michel Butor. «Ca nous a pris huit ans pour réaliser cette fantaisie qu'est *Notre Faust*, une sorte d'opéra sur sujet prédéterminé [Faust, prénommé Henri, comme lui, souligne-t-il avec une pointe d'humour], dans lequel le public peut orienter le déroulement de l'œuvre. Et aussi celle du philosophe allemand Ernst Bloch. A l'utopie artistique pressentie se joint, irrémédiablement et irrévocablement, l'utopie sociopolitique, alors que la musique est un reflet (ou se voudrait tel), le reflet d'une évolution du devenir global des sociétés d'où tout totalitarisme serait exclu.

Une syntaxe originale

Comme en témoigne un critique comme Maurice Fleuret, c'est l'époque où la musique se cherche — puis trouve — une syntaxe. Celle de Pousseur reste hautement originale. Sans adhérer aux explorations du hasard de Cage, au dirigisme de Stockhausen, il cherche l'entrée du «bruit», au propre comme au figuré, dans sa musique. Cet élément déroutant qui fait que, dans l'articulation des structures proposées, il reste toujours une part d'expression individuelle. On rejoint un peu le modèle sémiotique tripartite de Chomsky et aussi, avant l'heure, de la tripartition développée par la sémiologie musicale de Nattiez. La relation compositeur-interprète est privilégiée, certes, mais sans



JACQUES GRENIER LE DEVOIR

Ayant voulu faire *tabula rasa* d'un certain passé, l'artiste Pousseur se dévoile étonnant de contemporanéité.

vouloir exclure celle qui existe entre le compositeur et le public, le public et l'interprète, le tout vice versa, quitte à tout recréer, à tout reprendre à zéro.

Dans ce qui peut sembler flou, Pousseur a une réponse franche: «Je cherche l'organisation», une notion qu'il ne faut pas confondre avec le dirigisme. C'est ainsi que très tôt, et contre la tendance amorcée par Varèse, il tente d'inclure sons de synthèse (ou concrets, modifiés ou non) avec le jeu instrumental, tentant de trouver une manière d'interaction, d'échange d'égal à égal entre toutes les ressources mises à sa disposition, entre toutes les sources qui le provoquent (il réévaluera peut-être cette avancée, mais

ici, il semble qu'on entre dans le domaine de son inspiration, celle qui aime la contrainte pour se libérer de son joug).

Donc, dans les années 60, tout va bien pour Henri Pousseur alors que l'intelligentsia — Boulez, Stockhausen, de Pablo, Philippot... — de l'Europe occidentale se redéfinit et que s'amorce le grand mouvement social de 1968, la «fin des grandes illusions alors qu'on a mis un couvercle sur tout ce qui possédait un pouvoir explosif. Le résultat: ce néolibéralisme mondial et cette pré-éminence de la mondialisation économique qui se veulent réductrices et reprennent ces travers contre lesquels je continue de tant me révolter». Pour un septuagénaire, il faut le «faire».

Que lui reste-t-il alors? «Un humanisme didactique, une recherche sur les structures de la communication». Alors, il expérimente dans tous les domaines, farouchement indépendant mais toujours recherchant un idéal brûlant, celui de réaliser une musique pour tous. «C'est comme mes Trois visages de Liège, une œuvre dont le titre dit bien ce que c'est: rendre aux gens non pas une idée, mais des portraits où je réagis et où l'auditeur réagit à partir de données concrètes, ici des sons de cette cité, pour qu'il se sente inclus dans la musique.»

Il flotte aussi entre deux grands mythes: celui d'Icare (sa production fait largement appel à ce héros

VOIR PAGE C 9: POUSSEUR

Hydro Québec

PRO MUSICA 52^e SAISON

Série «Émeraude»
Le quatuor à cordes
PRAZAK

Programme :
- QUATUOR OP. 20, NO 4, DE HAYDN
- QUATUOR NO 1, DE ZEMLINSKY
- QUATUOR OP. 105, DE DVORAK

20 H LUNDI, 5 FÉVRIER 2001
Salle Maisonneuve, Place des Arts

BILLETTS : 25 \$, 20 \$, 12 \$ (ÉTUDIANTS)
TAXES INCLUSES, REDEVANCES EN SUS
EN VENTE À LA BILLETTERIE DE LA PLACE DES ARTS :
(514) 842-2112

Radio-Canada

14^e saison
2000-2001
Direction artistique
GENEVÈVE SOLY
et NATALIE MICHAUD

Les idées
heureuses
société de musique baroque

Sortez avec Louis XIV!
Spectacle de danse et musique baroque
Les vendredi et samedi, 16 et 17 février 2001 à 20 h

Avec la compagnie de danse baroque française l'Éventail et l'Ensemble des Idées heureuses
«VOYAGE EN EUROPE» Chorégraphies originales sur des musiques de Campra, Purcell, Rosenmüller et Vivaldi

Accrochez vos perruques, ça va décoiffer!

Centre Pierre-Péladeau
Salle Pierre Mercure
300, de Maisonneuve Est

BILLETTERIE: (514) 987-6919
RÉSEAU ADMISSION: (514) 790-1245
INFORMATION: (514) 843-5881 www.ideesheureuses.ca

Faculté de musique

50 ÉVÉNEMENTS
MUSIQUE EN

LA FACULTÉ DE MUSIQUE
DE L'UNIVERSITÉ DE MONTRÉAL
PRÉSENTE LE CONCERT
HOMMAGE AUX BÂTISSEURS

Gail Desmarais - Pauline Vaillancourt, sopranos
Lise Daoust, flûte
Jacques Drouin - Jean-Eudes Vaillancourt - Lorraine Vaillancourt, pianos
Julien Grégoire - Robert Leroux, percussions
Quasar quatuor de saxophones

AU PROGRAMME
Quatrain de Papineau-Couture
Départ pour flûte en sol de Papineau-Couture
Enfantines de Moussorgsky
Wesendonk lieder de Wagner
Rasch de Donatoni
New York Counterpoint de Reich
Sonate pour deux pianos et percussion de Bartok

Le samedi 3 février à 21 heures
Salle Claude-Champagne, 220, avenue Vincent-d'Indy
Entrée libre - Renseignements :
(514) 343-6427

Université de Montréal

diffuseur officiel radio
chaîne culturelle
Radio-Canada

LES ARTS

POUSSEUR

SUITE DE LA PAGE C 8

antique de la liberté qui se voit déchu(e) comme celui de Mnémosyne, la mémoire, sourdement agissante, sorte de réponse à l'introversion psychanalytique. Cela vaut des partitions où le choix de l'interprète est guidé en fonction de ses objectifs d'expression tout en admettant qu'un certain hasard, pas celui des dés mais celui des potentialités démocratiques — voire dialectiques —, font que dans les matrices proposées il reste autant une part d'inouïs que de prévisibilité.

C'est aussi ce qui l'attire dans le monde moins connu de l'électroacoustique, alors qu'il aime s'amuser à jouer des contrôles — ou en faire jouer par ceux qui voudront reprendre ses travaux — pour voir quels seront les résultats.

On le devine, l'homme reste farouchement indépendant. Son utopie concrète, c'est celle non seulement de la musique, mais aussi de son pouvoir (à la musique, bien sûr) de parler, presque au sens langagier, à un auditoire, sans que pour autant une imposition quelconque de ce que doit être ou devrait être la « chose » provienne d'ordre frôlant un tant soit peu le totalitarisme idéologique ou esthétique.

Se pose alors la question, dans une démarche qui se veut aussi originale que solidement ancrée dans les principes, de tout ce qu'on nomme du nom de postmodernisme. Généralement, on entend par cela un refus de cette avant-garde atonale et de sa démarche rétrospective affichée, accompagné d'un retour aux « anciennes » manières de faire qu'il aime tant pourfendre. Ici, le littéraire et le philosophe se joignent au musicien (et depuis Beethoven, il n'y a pas toujours dichotomie entre les deux). Il cite, souriant, Eco, Fourier, Lyotard, contre Bergson et pour Nietzsche. Pour lui, la postmodernité n'existe pas, « c'est simplement l'exemplification du problème de fond de la modernité. Elle nous montre là où il y a encore — et toujours, je le souligne pertinemment — problème dans cet art de communication et peut nous guider vers d'autres réponses sans jamais devoir ni vouloir abdiquer à la facilité ».

Ayant voulu faire *tabula rasa* d'un certain passé, l'artiste Pousseur se dévoile étonnant de contemporanéité. « Tout ce que le passé a légué, il faut le faire sien en sachant le critiquer dans son contexte sociohistorique, apprendre de ses erreurs et comprendre les portes qu'il a ouvertes et dans lesquelles on n'a pas encore pénétré. On compose pour être moderne, et c'est cette modernité qu'il faut retrouver chez Mozart, Beethoven, Bach, Schumann ou Webern, voire même Berg, un compositeur avec lequel je n'ai pas trop d'affinités. »

Une trace

Lui, le créateur et penseur, a aussi accepté des responsabilités pédagogiques. Celles de l'analyse, de la réflexion, notamment en conférences, mais aussi comme professeur de composition. Pourtant « l'enseignement de la composition n'existe pas. C'est pour moi une sorte de laboratoire où des idées se

confrontent et où on voit, de leur choc, comment on peut trouver une solution à un problème pour qu'une idée devienne viable; c'est une discussion non pas en mots mais en expérimentations sonores. Adviennent que pourra, la composition reste, dans sa pédagogie, un dialogue, une sorte de discussion entre essais et erreurs ».

Devant le succès de ses collègues de la première heure, il se fait un peu sombre — pas amer, mais ses yeux trahissent une profondeur que son sourire lumineux ne camoufle guère à l'œil perçant. « Ma musique ne reste que peu jouée, et je suis relativement exclu des "grands circuits" dans lesquels se sont intégrés mes collègues d'autrefois », eux qui se voient intégrés dans un système qu'il refuse, récuse et réfute, par fidélité non pas à une promesse de gloire à venir mais davantage à un noble idéal où à la fois la pensée abstraite et son incarnation concrète en musique, ainsi que l'utopie sociale d'égalité (pas d'égalitarisme, nuance!) font que le créateur peut devenir force et acteur dynamiques d'un devenir autre, d'un rêve idéal.

Cela tient toujours à ce qu'il nomme « le fil tenu de l'incertitude ». Ce qui l'empêche de tomber dans le narcissisme ou l'autodéploration. « Je suis un éternel optimiste. C'est parfois dur, sinon cruel; c'est un peu pour cela que je suis venu ici, pour parler de mes idées et faire entendre ma musique. » L'utopie, la vraie, point au fond de ses yeux, une sorte de profondeur qu'un sourire heureux dénué d'hypocrisie factice rend encore plus prégnante. Henri Pousseur est probablement un prototype de ces grands créateurs de demain pour qui une part d'anonymat, de célébrité, mais surtout de fidélité absolue à l'idée (rejoindrait-on là un fond de foi en l'Absolu?) reste garante d'un avenir meilleur, malgré tout le pessimisme qu'il rencontre autour de lui.

Sa vision est plus grande et large que l'horizon offert par le néolibéralisme comme leurre. Compositeur, c'est ce qu'il pourfend. Artiste, c'est ce qu'il défend: la place de la surprise opposée au contentement d'une bourgeoisie institutionnelle. Pédagogue, c'est ce qu'il veut transmettre, sans trop se faire d'illusion. Comme homme, il s'impose sans ostentation comme force vive de ce qui crée la vie. Si on devine un peu de cynisme latent, il paraît partager avec Aristote cette belle ambition: donnez-moi un levier assez long et je soulèverai le monde.

Il est venu à Montréal pour laisser une trace. Certains voudront la récupérer. Osons croire, en parallèle à son optimisme fondamental et vital, qu'il laissera aussi plus qu'une trace: une véritable envie de toujours se dépasser, avec et pour les autres. Comme si, de son modeste statut, l'artiste voudrait révolutionner le monde non pas à son avantage, mais plus encore pour le bénéfice de ceux qui osent la démarche avec lui.

Honte donc aux prophètes de formules, aux académismes. Pousseur croyait et croit encore aux idéaux de 1968, dont le plus primordial était « l'imagination au pouvoir ». Sa force d'artiste est non seulement de relever au jour le jour ce défi, mais de le répandre avec joie.



JACQUES GRENIER LE DEVOIR

Pousseur est venu à Montréal pour laisser une trace.

Une grande voix est née

DISQUES CLASSIQUES

BERLIOZ - WAGNER - MAHLER

Hector Berlioz: Les Nuits d'été; Richard Wagner: Wesendonck-Lieder; Gustav Mahler: Rückertlieder. Marie-Nicole Lemieux, contralto; Daniel Blumenthal, piano. Cypres CYP9611

FRANÇOIS TOUSIGNANT

Ah! le nom est lâché: Marie-Nicole Lemieux. La sympathie vous monte à la gorge: après tout, elle est fort sympathique, vient de remporter une ribambelle de prix et passe pour une coqueluche des amateurs d'art vocal. Son premier disque solo force un recul. Nécessaire, bienvenu.

D'abord, il s'agit d'une très jeune cantatrice avec une voix très spéciale. Forcément, cela attire le ravissement, surtout quand les plus grands honneurs viennent de l'extérieur (c'est Diane Dufresne qui chantait « On est Québécois ou be don' on l'est pas... », et encore aujourd'hui, nos artistes doivent souvent se faire valoir ailleurs avant d'être apprivoisés ici). Ensuite, pour ce type de voix, il s'agit de répertoire usuel dans lequel on l'attend. Vous voyez venir le piège?

Marie-Nicole Lemieux aussi. Alors, elle joue — consciemment ou non, peu en chaut — une carte originale, celle du domaine de «voici ce que je peux faire». On a entendu les grandes (Forrester, Ferrier et Merriman en tête), voici ce que la jeunesse pense et fait! Sans fausse modestie, elle livre ce qu'une jeune femme trouve et ressent dans cette musique d'hommes passionnés. On aimerait excuser l'opération de charme.

Pourtant, elle est tout à fait validée. N'avons-nous pas tous une part de jeune vingtaine qui dort en notre inconscient? Marie-Nicole Lemieux sait la réveiller. Une «profondeur» de cénacle qui se veut engoncée dans le passé perd ici racine: l'humilité du rayonnement de la vérité éblouit. Comme on voudrait devenir adolescent pour croire de toutes ses forces en cela. Et comme on est heureux de ce que cela nous apporte!

Car la contralto est hautement originale — j'ose le mot —, intellectuellement parlant. Dans son appropriation de ces mélodies, avec sa voix (incroyablement!!!) ample, elle va chercher (je n'ose dire trouver, lui laissant ce bénéfice de la grâce intuitive de la jeunesse douée) ce qui fait que tout cela chante encore à nos oreilles comme aux premiers jours. Cela vient de trois états.

Le premier: la qualité intrinsèque de la voix. À ce chapitre, elle n'a aucun mérite, ou presque, dame Nature faisant ce qu'elle fait comme elle le fait. Le mérite vient du deuxième point, à savoir ce qu'elle en fait: aucune complaisance facile dans ses interprétations; elle ose simplement nous offrir ce qu'elle a de mieux. C'est la différence entre



une autre version et une vraie interprétation.

Enfin, malgré un manque d'épaisseur certain — ce n'est pas un défaut ici —, il y a le bonheur. Notion indéfinissable s'il en est une, qui exsude des haut-parleurs à profusion. On est encore à l'étape du sourire et de la joie de la découverte. C'est merveilleux. Tellement qu'on attend les étapes suivantes, celles de l'appropriation et de la maturation.

Une grande voix est née. Un phénomène toujours fragile réclame notre attention et notre patience. Cela, avec ce disque, est d'ores et déjà évident et la contralto semble nous dire «attendez, le meilleur reste à venir». Et Dieu sait qu'on l'espère. Dans un monde où l'éphémère succès tend à la norme, on se souhaite qu'elle continue dans cette voie belle et naïve et artistiquement prometteuse de réalisations encore inouïes.

VIAGGIO MUSICALE

Œuvres diverses de Claudio Monteverdi, Tarquino Merula, Dario Castello, Giovanni Battista Spadi, Giovanni Battista Riccio, Biagio Marini, Marco Uccellini, Solomone Rossi, Giovanni Battista Fontana, Alessandro Piccini, Francesco Rognoni et Giovanni Paolo Cima. Ensemble Il Giardino Armonico, Milan. Teldec 8573-82538-2

Un voyage musical dans le nord de l'Italie du XVII^e siècle sous forme de suites de petits morceaux et d'improvisations, voilà le concept de base de ce disque fort bien léché. La présentation suit cette mode d'objet disque-livret intégré, photographies de classe, au graphisme aléchant. Chic et de bon goût, l'emballage révèle un ensemble baroque au sommet de son pouvoir excentrique. La musique *per se* n'est que fort peu importante ici. C'est ce qu'on en fait qui prime sur tout. On entre de plain-pied dans l'art du spectacle.

Pire même, dans celui de l'affichage ostentatoire d'une perfection technique et d'une maîtrise instrumentale aussi hors du commun que la coquille sonore creux. Ce genre de produit là montre la vanité des musiciens, un trait ici grossi au télescope par l'exagération élevée au rang de seule originalité, que ce soit dans les traits-fusées aux violons ou aux flûtes à bec, ou dans les effets stéréophoniques ou d'écho mis à la mode à Saint-Marc de Venise.



seulement archi connu mais en plus fort bien enregistré. Que donne donc le résultat de ce travail de gens qui n'ont pas froid aux yeux?

Oh! quel beau disque! La qualité sans compromis, tant sur tous les plans techniques (enregistrement, prise de son, brilage, pertinence du livret) que sur le plan musical. Mettez le disque dans votre lecteur, programmez un quatuor (la durée de chacun tourne autour d'une vingtaine de minutes) et l'Art (oui, avec un grand A) envahit votre salle d'écoute. Déjà le son force l'attention par sa qualité pour, inévitablement autant qu'inexorablement la guider vers la musique dans ce qu'elle a de plus vrai et agréable (ici, le terme est absolument mélioratif). Haydn était fier de ces quatuors, se découvrant une liberté et un fraîcheur de plume dont la séduction, lui alors âgé de sextante ans, le ravissait lui-même. Orgueil des grands dans la juste évaluation de la grandeur de leur labeur, qui rend tout d'apparence si facile et que les interprètes semblent s'amuser à rendre avec autant de verve que d'imagination.

Il est en effet rare de voir s'approprier ainsi ces œuvres. Habituellement, on les révère. Le Aury aussi, assurément, mais pas avec ce détachement négligé, emporté ou poudré comme les perruques d'antan et la livrée d'office du génie faisant office de laquais pour son prince, ou cette fausse originalité à tout cran qui voudrait révéler des faces cachées. Haydn reste bien Haydn ici, mais l'imagerie du «bon papa» schumannien et hofmannien tombe devant la merveille du chef-d'œuvre. On a effectué cet enregistrement en 1993 et c'est seulement aujourd'hui qu'il tombe sur nos tablettes. Comme quoi attendre vaut parfois la peine. On s'étonne de la maîtrise (au sens européen du terme, où maître est un titre quasi honorifique mérité par une vie riche, non pas à de simples prouesses universitaires ou digitales) artistique de ces jeunes hommes. Montaigne avait raison, encore une fois!

J'ai beau tenté de m'imposer des réserves, je ne saurais qu'être à tout le moins laudatif à l'égard de cette entreprise, rien moins qu'un portique d'entrée renversant pour apprivoiser ou redécouvrir tout ce que la musique de chambre a de riche, d'unique, et ce qu'elle peut apporter de pérennité, hors des rabâchés *hit-parades* et des variations de mode. Un disque qui va vous redonner le goût de vivre, parole de chroniqueur.

Impossible aussi de ne pas sentir poindre ici ou là une part d'ennui dans ce grand collage mode vidéoclip ou l'instrumentation sert, dans le fond, de seul moteur à la variation de climat. On se retrouve comme au bon vieux temps, où l'on tentait de faire passer le temps de la manière la plus agréable et civilisée qui soit. Vous tenez donc un beau produit de consommation, un bel accompagnement au dîner ou à la période de lecture, où l'idée actuelle de «concept» s'applique aux pièces baroques. Même si parfois on trouve cela beau, on ne peut s'empêcher de trouver dommage que tant de talent soit ainsi parsemé, voire sacrifié à l'autel de la mise en marché.

AURY QUARTETT

J. Haydn: quatuors à cordes op. 71: en si bémol majeur Hob. III: 69, en ré majeur, Hob. III: 70 et en mi bémol majeur, Hob. III: 71. Quatuor Aury (Matthias Lingenfelder et Jens Oppermann, violon; Steuart Eaton, alto; Andreas Arndt, violoncelle). Tacet Tacet 31

Il faut du courage pour lancer une nouvelle compagnie de disques; tel est le cas de Tacet. Tout comme il faut du courage pour «lancer» un jeune quatuor ainsi avec un répertoire non

Arion, un classique

CONCERTS MUSIQUE ET HISTOIRE



Marc Béland
comédien

AU PROGRAMME
Quatuors pour flûte et cordes de Wolfgang Amadeus Mozart

Claire Guimond, flûte
Chantal Rémillard,
Olivier Brault, violons
Elisabeth Comtois, alto
Susan Napper, violoncelle

VENDREDI LE 2 FÉVRIER, 20H
Eglise Saint-Joachim de Pointe-Claire
2, rue Sainte-Anne, Pointe-Claire 514-630-1220

DIMANCHE LE 4 FÉVRIER, 20H
Eglise de la Visitation
1829, boulevard Gouin Est, Montréal 514-872-8749

DIMANCHE LE 6 MARS, 15H
Eglise Saint-Joseph de Rivière-des-Prairies
10050, boulevard Gouin Est, Montréal 514-872-9814

SAMEDI LE 3 FÉVRIER, 20H
Eglise de la Paroisse de Saint-Hilaire
260, Chemin des Patriotes, Mont Saint-Hilaire
450-467-4434

Exceptionnellement, cette soirée sera animée par Laurier Lacoux, historien de l'art, spécialiste de l'œuvre d'Osias LeDuc. Une présentation de la Société d'honneur de Beloeil - Mont-Saint-Hilaire.

ING

CONSEIL DES JEUNES

Les Petits Violons

direction Jean Cousineau

Dimanche en musique
11^e saison

28 janvier
16 heures

Concert

Concerto pour alto en sol

Soliste: Marie Claire Cousineau

Ariette à l'ancienne

Quintette op. 111 en sol

Sonatasatz

J. P. Telemann
G. Rossini
orch. J. Cousineau
J. Brahms
J. Brahms
orch. J. Cousineau

The Roasters Foundation

Gouvernement du Québec
Ministère de la Culture
et des Communications

Ecole Vincent D'Indy

628, chemin de la Côte Sainte-Catherine

Outremont, (514) 274-1736

Cet hiver,
prenez la route du JAZZ

Lorraine Desmarais trio

TOURNEE 2001

27 JANV. Beloeil > (450) 464-4777 Centre culturel

2 FÉVRIER Ste-Geneviève > (514) 628-1616 Salle Pauline-Julien

3 FÉVRIER L'Assomption > (450) 589-9198 Théâtre Hector-Charland

8 FÉVRIER Longueuil > (450) 670-1616 Théâtre de la ville

10 FÉVRIER Sept-Îles > (418) 962-0100 Salle de spectacle de Sept-Îles

11 FÉVRIER Baie-Comeau > (418) 295-2000 Théâtre de Baie-Comeau

9 MARS Terrebonne > (450) 492-4777 Théâtre du Vieux Terrebonne

14 MARS Joliette > (450) 758-6202 Salle Roland-Bruneau

31 MARS St-Hyacinthe > (450) 778-3388 Salle du Collège St-Maurice

Mireille Proulx

2 MARS Terrebonne > (450) 492-4777 Le Moulinet

22 MARS St-Jean > (450) 358-3948 Cabaret-Théâtre du Vieux St-Jean

Guy Nadon
et le Band du roi du drum

16 FÉVRIER Beloeil > (450) 464-4777 Centre culturel

15 MARS Longueuil > (450) 670-1616 Théâtre de la ville

Les Lundis classiques du Rideau Vert

sous la direction artistique de Francine Chabot

12 février à 20 h

Italie

Concert: Donizetti, Respighi, Martucci et Tosti

avec

Marie Fabi, piano

Annie Gadbois, violoncelle

Pascale Gagnon, violon

Michèle Losier, mezzo-soprano

BILLETS Adultes: 20 \$

Étudiants: 10 \$

Réservations:

(514) 844-1793

théâtre du rideau vert

Québec

SPORC

LE THÉÂTRE

MS

LES ARTS

VITRINE DU DISQUE

Toutes choses passent... et repassent

ALL THINGS MUST PASS George Harrison GN Records/Parlophone (EMI)



P'tit George, en 1969, avait désespérément hâte que les Fabs achèvent d'en finir par abou- tir. Le benjamin des Beatles avait des chansons plein le placard qui attendaient impatiemment leur tour sur disque. Des tas et des tas de chansons. Qui plus est, de très bonnes chansons: il le sentait bien, même si, rayon renforcement positif, George Harrison était indéniablement le dindon d'une bien vieille farce. A savoir: la mainmise créative du tandem Lennon-McCartney sur les albums des p'tits gars de Liverpool.

Rappelons le quota, déterminé au temps où George était d'abord et avant tout le «guitariste soliste» du groupe: deux titres alloués par disque. En 1965, c'était un arrangement équilibré. Seulement voilà, George avait rapidement mûri et son talent d'auteur-compositeur avait fleuri dans l'ombre. Pendant les pénibles sessions du projet Get Back, début 1969, il proposa un nombre d'excellents titres: All Things Must Pass, Let It Down, Hear Me Lord, Isn't It A Pity. On l'entend sur les bootlegs: Paul et John se contrefichent du matériel de George, expédié ou ignoré. Écœuré, celui-ci avait écrit une chanson sur le sujet, demeurée inédite, intitulée Nowhere To Go: «I get tired of being Beatle Jeff / Talking to the deaf / Everytime a whistle's getting blown.» Entendez: j'en ai ras le pompon d'être le Beatle Untel faisant le larbin de service.

Officialisée au printemps 1970, la scission des Beatles signala pour le Beatle tranquille l'ouverture des vannes. De fait, ça déferla: George débala au réalisateur Phil Spector de quoi remplir trois ou quatre disques. A la fin, cela donna un album triple, avec deux disques de chansons exceptionnelles et un troisième de bœufs improvisés en compagnie d'Eric Clapton et ses copains, futurs Derek & The Dominoes. Sobrement coffré dans un boîtier gris-noir, le grand œuvre fut très justement baptisé All Things Must Pass.

Trente ans (et quelques mois) plus tard, All Things Must Pass repasse. Logique, c'est l'anniversaire: l'industrie du disque n'en manque pas un. Joli coffret cartonné, cinq titres supplémentaires, livret conséquent, c'est du travail propre, cautionné par Harrison lui-même. Ce qui fait chaud au cœur du fan. Notre George semble en effet remis de l'attaque au poignard de l'an dernier. Il n'a certes pas perdu son humour, toujours aussi Monty Python dans le genre: la photo de pochette, prise à l'époque dans les jardins de son château, a été mise à jour au recto du livret, avec tours d'habitation, autoroute et cheminées d'usine défigurant le décor bucolique. Les choses ne font pas que passer, elles piétinent.

Comment reçoit-on ces chansons aujourd'hui? En s'agenouillant et en remerciant le ciel, rien de moins: le constat n'a pas changé, on avoisinait bel et bien le chef-d'œuvre. Et ce, malgré l'omniprésence du gourou Krishna dans les textes et les grosses pattes de Spector dans le paysage sonore. Comme l'écrit George dans le livret, le fameux «mur du son» à la Phil Spector (énormément de musiciens dans un petit studio + énormément d'écho = impact massif) est certes «a bit over

the top», un tantinet balourd par endroits, mais les mélodies sont si heureuses qu'elles émergent brillamment. Et je ne parle pas seulement des succès de palmarès, My Sweet Lord ou What Is Life, si mémorables soient-ils: chaque chanson est une entité à chérir, comme sur un disque des Beatles. C'était ça, le miracle d'All Things Must Pass: George y valait les Beatles à lui tout seul. Jamais n'a-t-il été aussi poignant que dans Beware Of Darkness, I'd Have You Anytime (écrite avec Dylan) et la chanson-titre. Une personnalité musicale formidablement riche se révélait: George était capable du meilleur rock de riffs (What Is Life, Wah-Wah, Awaiting On You All) comme de country-folk acoustique digne du Band (Behind That Locked Door, Ballad Of Sir Frankie Crisp (Let It Roll), Run Of The Mill), et même d'hymnes à la Hey Jude (Isn't It A Pity, My Sweet Lord).

On regrettera seulement qu'une édition commémorative de si belle facture n'ait pas été plus généreuse en suppléments: la touchante I Live For You n'était pas la seule pièce inédite disponible, et les deux démos fournies, versions toutes nues de Beware Of Darkness et Let It Down, ne sont qu'échantillons d'une extraordinaire bande d'essai de quinze titres, disponible sur le marché noir. Quant à la «version 2000» de My Sweet Lord offerte en ultime boni, les sentiments sont partagés: la critique aimerait bien qu'on laisse l'histoire tranquille, mais le fan est extatique. P'tit George est de retour.

Sylvain Cormier

CHANSON

ÉTATS D'ÂNE

Urbain Desbois La Tribu (DEP)

Avec mes préjugés gros comme les bras d'Édouard Carpentier quand il appliquait la prise du sommeil à Abdullah The Butcher, je pensais a priori qu'Urbain Desbois était chanteur de rap. Rapport au pseudo, jeu de mots vaseux s'il en est, j'avais déduit: un autre verbeur de rue. Pas mon truc, le rap, vous le savez bien. Pas plus capable d'avalier Eminem en pastilles que Loco Cass en intraveineuse. J'avais donc refilé vite fait les disques aux collègues. Avouons la méprise après avoir vu, entendu et pleinement apprécié le gaillard lors de ses premières parties de Thomas Fersen (l'autonne dernier) et Renaud (dimanche dernier): les disques d'Urbain Desbois vont dans ma meilleure pile. Et peut-être bien dans la vôtre.

J'écoute donc finalement États d'âne, le deuxième Urbain Desbois, paru cet automne, moins d'un an après le premier. Et j'en raffole. Et

je saisis la portée du pseudo: voilà un gars qui vit dans la noire forêt de la grande ville avec sa guitare et ses chansons. Chansons qui causent de ce qu'il observe, pense, ressent et vit. Tout simplement. Et tout brillamment. Urbain Desbois, je le constate, est un authentique chansonnier des temps modernes. Un as du couplet déconcertant, un champion du refrain hors normes, un crack de la phrase décalée, un lucide extrême qui regarde le monde en pleine face de singe et le décrit tel quel, jusque dans son absurdité la plus primaire.

Des exemples? Avisez son propos sur L'Argent, livré ici en extenso: «L'argent ça va / Ça va, ça vient / Ça vient, ça va... / Pis là ben / J'attends que ça vienne.» C'est tout. C'est suffisant. Ça dit ce que ça dit. C'est explicite. Ça ne se perd pas en vaines rimes riches. C'est le minimum vital et ça me plaît. Sur le même thème, version musicien-pas-riche, Le Beurre mou est un blues génial. Jugez plutôt: «Y m'ont coupé l'chauffage / J'ai frette aux mains / C'pas drôle jouer d'la guitare / Avec des gants / Je m'ennuie du temps doux / Je m'ennuie du beurre mou.» Tout est dit. Tout est inclus: le portrait saisissant, la charge émotionnelle, le commentaire de société, l'isolement, le gars vraiment mal pris. C'est plus parlant que la scène du beurre dans Le Dernier Tango à Paris.

Ces petits morceaux d'anthologie sont généralement fournis voix-guitare (électrique ou pas), avec ou sans instrumentation supplémentaire: ici un piano, là tout un groupe. C'est selon les besoins. Et ce n'est jamais pour rien. Urbain Desbois pratique une chanson sans luxe. Quand il y a des bruitages bizarres comme dans Racine grecque, c'est parce qu'il en faut pour qu'on entende la singulière cacophonie des véhicules en ville: «Assis sur la galerie / J'en ai vu passer / Fourgons d'la morgue / Panier à salade / Mr cornet / Viandes non comestibles / Truck de liqueur / Le recyclage / Le rémouleur / Le balai d'ruie / La pelle à neige.» Morale de cette critique: tôt ou tard, même les plus sourds entendent. Et la vraie bonne chanson fini toujours par triompher.

S. C.

SKA / PUNK

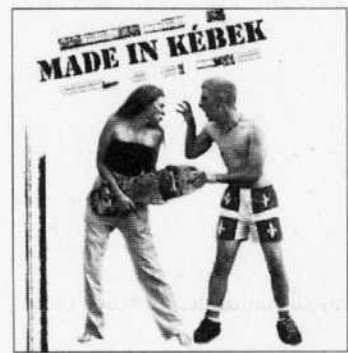
MADE IN KÉBÉK

Compilation Flashwood/Union

Compilation produite par la jeune maison Flashwood, qui s'active de plus en plus sur la scène punk au Québec, lancée en collaboration avec sa grande sœur, The Union, Made in Kébek ne rate pas sa cible de promouvoir la relève du punk et le ska. On y retrouve un échantillonnage de 27 groupes du Québec et trois de l'extérieur, en fin de pro-

gramme, à savoir Flashlight (Ontario), Invisibles (Brésil) et Agent Felix (Floride). La liste des groupes est avantageusement dotée dans la mesure où, en plus d'une foule de nouvelles têtes, on y retrouve quelques vétérans de la scène locale dont Subb, une des très fortes formations à sortir de la cohue, Men O'Steel et The Kingpins (avec leur excellente version ska de L'Aventurier d'Indochine). Les trois ressortent par leur assurance et font en sorte que la compilation attire l'attention sur toute génération de nouveaux groupes québécois dans la matière. On retient, parmi les groupes qui s'illustrent, 4 Thumbs Down, qui fusionne à merveille les genres, Freakend's, qui ne renie pas les influences métal, The Gamblers, musicalement forts, Spleen?!, désinvolte, Penelope (de Québec), Red Headed League, S.T.O.P. et The Sainte-Catherines. Le pôle du ska et de ses dérivés est fichtrement mieux représenté sur l'album, quantitativement et qualitativement. Il faut dire que les groupes d'allégeance punk sont la plupart du temps desservis par une réalisation infortunée. Même au pays de l'anarchie, cela ne paie pas. On a bien l'impression de retourner 20 ans en arrière avec nombre de ces groupes. Reste qu'il est impossible de dire que le genre est sclérosé. Made in Kébek montre que la scène underground locale, guitares bien devant, est vivace. Dans les boutiques spécialisées.

Bernard Lamarche



SWANSONG FOR YOU

The Gentle Waves (Jeepter Records)

Sous le nom The Gentle Waves se cache en fait Isobel Campbell, la violoncelliste du groupe écossais Belle & Sebastian. Simple curiosité pour certains, ce deuxième disque déploie pourtant une pop orchestrale des plus attachantes. On reconnaît sur Swanson For You le charme irrésistible qui enrobe chacune de ces compositions. Seule à posséder une formation musicale, au sens strict du terme, Campbell n'est pas toujours loin des mélodies somptueuses du mystérieux collectif écossais. Evoquant l'art d'une Françoise Hardy, la voix très discrète de Campbell se mêle à merveille aux arrangements d'inspiration classique. Comme chez Belle & Sebastian, le côté rétro sixties n'empêche pas cette musique d'être profondément contemporaine. Sur Let The Good Times Begin, de même que sur les neuf pièces qui suivent, une rencontre à bel et bien lieu. Cette chanteuse montre qu'elle a davantage à offrir qu'une ou deux chansons par album. Aussi délicat que subtil, The Gentle Waves séduit avec cette trame sur les joies et les peines éphémères d'une grande fille.

David Cantin

ARTS VISUELS

Détournement publicitaire

L'Œil de Poisson propose une expérience inhabituelle où l'art, la publicité et la culture populaire se rencontrent

VOS SPÉCIALISTES EN CRÉATION DE BESOIN

Une proposition artistique de la firme Doyon/Rivest dans la grande galerie

SUR LA TERRE SOUS LE CIEL

Une exposition de Catherine Sylvain dans la petite galerie L'Œil de Poisson, 580, Côte d'Abraham, Québec Jusqu'au 18 février 2001

DAVID CANTIN

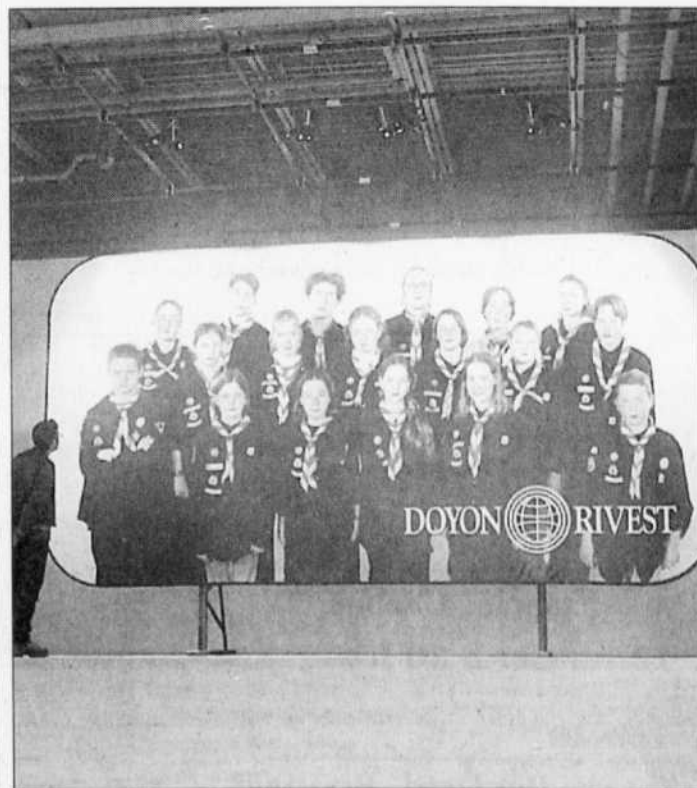
On se doutait bien que, pour célébrer son quinzième anniversaire, L'Œil de Poisson de Québec allait prendre ses visiteurs par surprise. C'est probablement chose faite pour ceux qui ont eu l'occasion de voir la première d'une série de propositions artistiques présentées par la firme Doyon/Rivest. Une expérience inhabituelle où l'art, le monde de la publicité et celui de la culture populaire se rencontrent dans la grande galerie. Plus intimiste, l'artiste monttréalaise Catherine Sylvain s'empare de la pièce voisine dans le but de faire réfléchir et penser.

Déjà, le carton d'invitation laissait filer la rumeur. Une photo rectangulaire d'un hôtel, d'une plage et d'un ciel bleu remarquable, quelque part où il doit faire très chaud. Une pellicule transparente accompagnée du logo Doyon/Rivest, de même qu'une inscription sur le côté qui dit «plongez dans notre univers». Ce n'est que lorsqu'on entre dans la galerie principale de L'Œil de Poisson que l'on s'aperçoit qu'il s'agissait bien d'une réplique en miniature des quatre immenses panneaux publicitaires qui envahissent les murs de ce grand local. L'idée est drôlement irrévérencieuse, alors que le spectateur apprécie de façon loufoque son rôle de public-cible. Le duo insolite a pris en photo un groupe de jeunes adolescents du mouvement scout, un couple âgé, un âne qui flâne, tout comme une salle de conditionnement physique déserte. Donc, ces quatre affiches portent fièrement l'emblème de la jeune firme artistique. C'est drôle, déroutant, voire même courageux. Certains protestent que cela n'a absolument rien à voir avec l'art tempo-

On détourne une réalité alors que c'est désormais le slogan Doyon/Rivest qui sert de marque commerciale pour l'art

rain. Pourtant, cette «campagne de promotion de la promotion» témoigne d'une efficacité et d'un concept redoutable. Prendre, en quelque sorte, les moyens de la stratégie publicitaire, du commerce à grande échelle, afin de remettre en question les attentes du public-cible en art actuel. Détourner le message habituel et vendre un produit qui n'existe guère. Plutôt que d'avoir devant soi un tableau abstrait ou une installation conceptuelle, on détourne une réalité alors que c'est désormais le slogan Doyon/Rivest qui sert de marque commerciale pour l'art. Le panneau réclame entre dans un nouvel espace de culture. On sait, bien sûr, que Mathieu Doyon et Simon Rivest se sont fait surtout connaître jadis au sein des formations de jazz actuel de Québec Motocross et Kung-Fu. L'an dernier, lors de l'événement Shagalaï, ils auraient en tant que DJ sous le nom de Promoteurs Galaxie. De plus, Simon Rivest est concepteur et directeur artistique dans une agence de publicité. En attendant une deuxième proposition, on parie que ces «spécialistes en création de besoins» feront beaucoup jaser dans la Vieille Capitale et ouvriront peut-être finalement les portes de L'Œil de Poisson à une clientèle aussi vaste que grandissante.

Dans la petite galerie, l'installation de Catherine Sylvain prend la forme d'un étrange vêtement. À l'aide de papier blanc, la dimension architecturale travaille à l'échelle du corps. L'environnement se soumet aux lois physiques, à la fragilité d'un tout qui n'est rien. Positionné sur la terre et sous le ciel, la pièce devient ainsi une métaphore de l'existence même. On a tous cet univers comme s'il s'agissait d'un grand manteau qui protège du froid et de la neige. Une sorte d'espace de recueillement éphémère en cette période hivernale. On mentionne que l'artiste était lauréate du prix Tomber dans l'Œil décerné à un finissant du programme de baccalauréat en arts visuels de l'Université Laval. Après avoir vu les panneaux de la sympathique firme Doyon/Rivest, on encourage les curieux à se précipiter. Les questions demeurent ouvertes, l'interprétation aussi. Les artistes sont à vendre, que la polémique commence!



Quatre immenses panneaux publicitaires de la firme Doyon/Rivest occupent les murs de la galerie.

JAZZ ET BLUES

Charmes vénéneux

SERGE TRUFFAUT LE DEVOIR

Mettons, et non supposons, que le trio formé de Normand Guilbeault à la contrebasse, Bernard Falaise à la guitare et Robert Marcel Lepage à la clarinette ait vu le jour en 1963, lorsque Jimmy Giuffrè, qui joue de l'instrument dont joue Lepage, Steve Swallow, qui est propriétaire d'un engin dont Guilbeault est également propriétaire, et Falaise, qui pince des cordes là où Paul Bley intercalait les touches du grand piano, ont injecté une forte dose d'improvisation dans l'univers du jazz.

L'album que propose la trioka Falaise-Lepage-Guilbeault est de la même eau que celui qui signa, il y a 37 ans de cela, le triumvirat amené par Giuffrè. Les six morceaux conçus par les Montréalais sont autant d'échos aux pièces composées par leurs aînés. Joue free, titre de l'album qui vient de paraître sur Ambiances magnétiques, est une exploration, pour reprendre l'expression imprimée

au dos de la pochette, du «spleen particulier du jazz de chambre et du folk blues en hommage à son principal instigateur des années soixante, le clarinetiste américain Jimmy Giuffrè».

En hommage à l'œuvre de l'auteur du célèbre The Train And The River, Guilbeault et ses alter ego ont confectionné un album plein de ces charmes que l'on dit vénéneux parce que déstabilisants, troublants, exigeants. Joue free à ceci de remarquable qu'il propose beaucoup de profonds, un amas de gouffres. Un album qui distribue constamment surprise après surprise.

L'ensemble est d'autant plus réjouissant que les trois musiciens démontrent une maîtrise exemplaire de leur instrument respectif comme des subtilités propres à tout exercice d'improvisation. Si la musique de Lepage, Falaise et Guilbeault n'est pas de tout repos, si elle n'est pas une de ces musiques conçues à l'aune de la respectabilité, elle a ceci d'essentiel qu'elle favorise le regard droit devant.

En bleu et noir Patricia Barber est en ville. Ce soir elle se produit au Spectrum où elle va bien évidemment chanter ses compositions originales et celles plus classiques des standards. Pianiste originaire de Chicago, Barber est un très bon exemple de ce jazz qu'on appelle jazz d'hôtel. Paru sur étiquette Blue Note, son dernier album est d'une bonne facture. C'est bien fait, bien produit, c'est très «middle of the road». Ça n'invente rien, mais ça se prend très bien.

Au Upstairs, les sœurs Jensen vont se produire en compagnie de Karl Januska à la batterie, John Sadovy au piano, Fraser Hollins à la contrebasse, et bien entendu Ingrid à la trompette et Christine au saxophone. Voir et entendre ces deux musiciennes jouer et ciseler les bons moments du be-bop est rare.

Dans le dernier numéro de Jazz Hot, on peut lire un long en-

tretien avec l'immense Randy Weston. On a retenu ceci: «J'ai toujours dit que, pour être musicien de jazz, il faut savoir deux choses: jouer le blues et jouer pour les beaux yeux d'une femme. C'est la base: le blues et les ballades. Le blues vient en droite ligne d'Afrique. La musique d'aujourd'hui est souvent réduite à des machines, des prises électriques, des robots et des bruitages. La vraie beauté de la musique, c'est quand on peut faire passer la voix humaine dans les instruments acoustiques.»

Le dernier numéro de Jazzman... inutile de se le procurer. L'essentiel de cette dernière livraison est consacré aux clubs de jazz de Paris et de la province. Pour ce qui est du reste, c'est... bof! Beaucoup plus intéressant est le dernier numéro de Down Beat. Un long papier, très long papier, est consacré à Sonny Rollins. Même si son dernier album est peu passionnant, l'homme le demeure... passionnant.

MÊMES PROBLÈMES UNE SOLUTION LA SOLIDARITÉ (514) 257-8711 1-888-234-8533 www.devp.org DÉVELOPPEMENT ET PAIX

ARTS

ARTS VISUELS

Correspondances culturelles

La galerie Graff et le centre d'artistes Clark présentent un projet commun des plus stimulants

GRAFF/CLARK

Galerie Graff
963, rue Rachel
Jusqu'au 3 février
Centre Clark
1591, rue Clark
Jusqu'au 25 février

BERNARD LAMARCHE
LE DEVOIR

Le projet commun qui réunit la galerie Graff et le centre d'artistes Clark est un des plus stimulants de la saison hivernale en arts visuels à Montréal. Il est en raison de l'échange particulier à sa source. Il est également autant par ses réussites que par ses ratés. Ce projet attire l'attention dans la mesure où il permet d'engager de réelles discussions.

Résumons l'affaire. Il y a deux ans, la directrice de la galerie Graff, Madeleine Forcier, fut à l'origine d'un rapprochement entre la galerie qu'elle dirige rue Rachel et le centre d'artistes autogéré Clark, situé dans la rue du même nom. D'emblée, il faut saluer la collaboration entre deux institutions différentes, de calibre et de mandat. Mais l'idée de mettre en commun des ressources complémentaires n'est pas à rejeter non plus. Ceux qui sont friands d'art contemporain à Montréal ne sont pas sans savoir que Graff et Clark abritent

respectivement un atelier de gravure et de menuiserie. Il a donc été décidé que chacun de ces lieux de diffusion et de production inviterait trois artistes, qui auraient à travailler avec la double contrainte d'introduire dans leur production des éléments prenant en considération des possibilités offertes par chacun des ateliers.

Les artistes retenus sont Martin Boisseau, Sylvain Bouthillette, Thomas Corriveau, Sylvie Laliberté, Eric Lamontagne et Monique Mongeau. Dans le cadre de ce projet, tous les six ont été invités à confectionner des multiples qui sont aujourd'hui accrochés aux murs des deux galeries. Pour ce faire, les matériaux nécessaires leur ont été fournis, de même que les services de techniciens, mettant à profit les moyens de chacun des centres. Il faut donc tenir compte du caractère formateur du projet, qui a pu permettre à ces artistes de se familiariser avec des outils et des matériaux différents de ce que leur production habituelle exige. Ici, la double contrainte est à apprécier. Combien de fois ce type de projet n'aura-t-il mené, notamment en gravure, à rien d'autre qu'à la production d'œuvres pour lesquelles l'adoption d'un médium spécifique n'apportait que très peu de nouveau? Dans le passé, ces invita-

tions ont souvent donné lieu à des réalisations généralement moins fortes que ce que nous avons aujourd'hui sous les yeux. Ce qui ne revient pas à dire pour autant que les œuvres produites soient toutes renversantes.

Des multiples

Sur une base individuelle, il faut noter que le choix de certains artistes est fort discutable. Nous avons déjà bien défendu le travail d'un Sylvain Bouthillette, par exemple, mais à partir des prémisses établies, on voit mal la pertinence de l'inviter à se joindre au projet, lui dont la production courante embrasse déjà la gravure et le travail du bois par l'entremise de la sculpture. Peu de défi ici pour l'artiste. On ne peut dire que la pièce qu'il a réalisée soit des plus excitantes, bien qu'elle y gagne une facture disons, plus technologique — il a utilisé un procédé de photo-gravure —, du moins en regard des textures heurtées que l'on retrouve d'ordinaire à la surface de ses tableaux. A sa décharge, vu les textures qu'il explore ici, notamment avec cette plaque de béton qui joue comme d'une légende photographique, compte tenu de la redoutable énergie que contient son imagerie chaotique, sa pièce à Graff aurait beaucoup gagné à être isolée. A Clark, qui présente le reste des multiples, la répétition lui sied davantage, insistant sur le caractère contrefait de cette œuvre qui reprend un de ses propres tableaux.

À l'opposé, le choix de Martin Boisseau, comme celui de Sylvie Laliberté, pour ce projet était plus concluant: le premier, plus proche de la sculpture, de la peinture et de la vidéo, n'a jamais touché à la gravure auparavant; la seconde a pu se familiariser avec le travail du bois, éloigné il va sans dire de son travail coutumier en vidéo et en performance.

Pour Boisseau, de qui nous ne cacherons pas avoir fréquenté assidûment la production, le choix de recycler une ancienne pièce met en relief sa prise en considération des paramètres imposés par le projet. Sa machine rotative, dont il sert ici la troisième version, intègre une donnée singulière du travail de la gravure, laquelle introduit une modalité étonnante. En faisant basculer sa machine traceuse de la verticalité à l'horizontalité, Boisseau opère un déplacement significatif, issu du projet actuel, qui met l'accent sur un fait généralement obliaté par les modes conventionnels de présentation de la gravure sur les murs. Sa pièce, même terminée, garde en elle, tant dans la disposition du moniteur vidéo que supporte sa machine que par la manière qu'a l'artiste de disposer ses gravures



Réactions (météorites), 2000, de Thomas Corriveau.

comme des tablettes, l'horizontalité nécessaire à la production de toute gravure. La distance entre la présentation de l'œuvre et sa fabrication s'en retrouve diminuée, de manière stimulante.

Laliberté, quant à elle, a privilégié un travail ardu du bois sur la planche de contreplaqué servant de plaque d'impression, dans laquelle est gravé un texte d'une naïveté assumée. Comme dans les attaches qui retiennent ses gravures au mur, en forme de part de gruyère, ce travail découle d'une exploration des matériaux. Dommage que l'énoncé du texte, qui parle de chat et de souris, soit d'une minceur affligeante. Peut-être l'artiste renonce-t-elle volontairement désormais à le faire, mais les textes de Laliberté ont démontré dans le passé une épaisseur sémantique, absente ici, qui étonne, par contraste, avec le ton employé, proche de la comptine.

Par ailleurs, Monique Mongeau propose un jeu de mots qui reprend les consonances voisines entre «rose» et «éros», ce qui n'est pas nouveau en soi, d'autant que, dans le domaine des arts visuels,

l'amalgame a été exploité allégrement par Marcel Duchamp, ou plus précisément par un de ses pseudonymes, Rose (rose, éros) Sélavy (c'est la vie, sel à vie). Reste que de l'iconographie de la rose qui fait office de fond à l'inscription des mots dans la gravure, de même que du soin apporté à la confection du boîtier qui supporte l'image, il résulte un bel objet.

On pourra rapprocher Corriveau et Lamontagne autour de la notion de jeu. L'iconographie de l'œuvre de Corriveau — dont le travail est essentiellement pictural —, un visage féminin, est rendue selon une trame qui rappelle les procédés de reproduction bon marché. Des points rouges viennent cribler davantage la surface de ces œuvres, introduisant une dimension ludique dans ce travail, de même qu'un jeu d'échelle intéressant et un habile brouillage des signes. Il faut noter la réalisation impeccable de ce montage.

Finalement, Lamontagne, chez qui la dimension ludique est exacerbée au point de l'emporter de façon discutable sur d'autres considérations sensiblement plus

importantes, fait preuve d'une belle exploitation du procédé de gravure. Dans son récit fantastique rapportant les métamorphoses d'un sujet en cours d'hybridation, Lamontagne intègre — c'est ce qui permet de rapprocher sa pièce de celle de Boisseau par l'intérêt porté envers le processus de fabrication de la gravure —, l'intègre, donc, le procédé de superposition des couleurs en gravure, les nombreux passages que ce dernier exige sur les presses. Ainsi, dans son récit sur la genèse d'un son «humain insectoïde», l'artiste mêle des notions de génétique à d'autres concernant la fabrication d'une image gravée. Il en découle une cohérence réussie entre la fiction de l'œuvre et son processus de fabrication.

Autre donnée qui incite à visiter les deux lieux de présentation des œuvres: les modes de présentation diffèrent passablement d'une galerie à l'autre, ce qui induit des lectures dissemblables des pièces. Cette autre particularité ajoute de l'intérêt au projet qui, en fait, constitue une exposition-bénéfice.



Mahakala, 2000, de Sylvain Bouthillette.

GALERIE GRAFF

Quand l'imaginaire d'un créateur rejoint celui d'un scientifique

Chez Louis Fortier, la technique du moulage s'apparente à celle du clonage

TRANSFERT INTERROMPU!

Louis Fortier
Plein sud
100, rue De Gentilly Est,
local D-0626
Longueuil
Jusqu'au 11 février

SONIA PELLETIER

Depuis quelques années, le processus de création de cet artiste ressemble étrangement à celui d'un homme de science dans un laboratoire. Dans son atelier, Louis Fortier se livre à des manipulations sur la matière, provoquant ainsi des mutations de formes à partir du moule de sa propre tête. La technique du moulage s'apparente ici à celle du clonage. Cette œuvre sculpturale pourrait donc s'inscrire dans un paradigme se rapprochant de celui de la génétique, dans la mesure où elle s'inspire du modèle de transmission de l'hérédité.

Lors de l'une de ses dernières expositions, Clones, à la galerie B-312 (1999) à Montréal, Fortier avait réalisé des séries de têtes

agencées formellement selon le mode d'un arbre généalogique. En procédant à diverses associations reliées à la famille ou à des groupes sociaux spécifiques, il avait réuni des ensembles de personnages pour le moins bizarres en apparence sur les murs ainsi qu'au sol de la galerie. L'expression de ces visages déformés et atrophiés, tels certains poupons à leur naissance, engendrait chez le spectateur une double attirance de pulsion et de répulsion. Cette masse de

Ces interventions spontanées donnent lieu à des hasards parfois monstrueux ou franchement loufoques

têtes donnait à voir un monde à la limite du supportable, entre l'erreur humaine et un avenir plus serein, qui nous ramenait encore une fois à l'actualité scientifique.

Devant cet état des choses, il est difficile d'échapper à certaines pensées, notamment celle de Paul Virilio: «En ce qui concerne les sciences et la biologie contemporaines, le doute n'est plus permis puisque la génétique est en passe de devenir un art, un art transgénique, une culture de l'embryon à des fins de pure performance, comme le souhaitent les eugénistes du début du XX^e siècle.»



Boules de stress, de Louis Fortier.

Actuellement, au centre d'exposition Plein sud, l'artiste présente huit pièces également réparties sur les murs et le sol de la galerie. Rappelons que les éléments constitutifs sont réalisés en faisant appel à la technique du moulage. Tout juste avant que la matière (plâtre, cire) ne prenne et se fige, l'artiste intervient à travers le moule ou provoque des accidents afin d'obtenir diverses déformations alé-

atoires de sa matrice. Ces interventions spontanées donnent lieu à des hasards parfois monstrueux ou franchement loufoques. Cette fois, il a cependant choisi de placer ces mutations en se souciant de leurs interactions. Ainsi, ces ensembles d'individus disparates cherchent à établir un dialogue et à communiquer entre eux. Il s'agit même parfois de communion, comme dans la série intitulée Les Bai-

sers chauds. Nous sommes, rap-

pelons-le, à l'ère des communications et il en va de cet état pour la survie de l'humanité. Fortier semble vouloir maintenant rassembler les solitudes plutôt que d'affirmer des différences comme dans son travail antérieur. Le visiteur est convié au passage à lire les titres de chacune de ces propositions, qui font également allusion à un univers scientifique. Forum de discussion, Boules de stress, Dolly en 9 temps, Réseau, Segment de population sont autant de projets dont les détails formels attirent l'attention.

Mais au delà du propos scientifique qu'il évoque, le travail de Fortier pose la question de la limite entre la création et la simple reproduction. Il ramène à un art qui se situe davantage dans le plaisir du «faire» et une certaine jouissance quant à la manipulation de la matière. Pour le spectateur, ce sera plutôt le plaisir du regard dirigé vers des détails anthropomorphiques.

ALAIN LEFORT

Catherine Tremblay
Au-delà des apparences
Orfèvrerie et objets de plaisir
Dernière journée

GALERIE SIMON BLAIS

4521, rue Clark, Montréal H2T 2T3 514 849 1165. Ouvert du mardi au vendredi 9h 30 à 17h 30 et le samedi 10h à 17h.

Il n'y a pas que la commission Clair qui risque de provoquer de grands changements dans le système de santé. À Montréal, la nouvelle année s'amorce en grand avec les consultations publiques portant sur la réutilisation des bâtiments du Centre universitaire de santé McGill. Dans cette histoire où la médecine et les sciences détiennent le rôle principal, le patrimoine présente, lui aussi, des enjeux de taille, à l'image de la dimension des sites concernés.

CLAUDINE DÉOM

Depuis le temps que l'on entend parler, le processus paraît finalement amorcé: le Centre universitaire de santé McGill (CUSM) annonçait avant les Fêtes la tenue d'une consultation publique dans le but de définir la nouvelle vocation de ses immeubles et terrains, à la suite de son déménagement prévu en 2005. Les audiences, qui se déroulent jusqu'au début du mois prochain, sont dirigées par un comité consultatif indépendant composé de M^{rs} Roy Heenan et Michel Yergeau, avocats, et de Joan Fraser, sénateur. Leur rapport est attendu pour le mois d'avril.

Un projet de longue date

Le regroupement des cinq hôpitaux (l'Hôpital général de Montréal, l'hôpital Royal Victoria, l'Hôpital de Montréal pour enfants, l'Institut et l'Hôpital neurologiques ainsi que l'Institut thoracique) en un seul et unique site est un rêve que caresse le CUSM depuis près de dix ans. Les nouvelles technologies, une évolution marquée dans l'approche des soins prodigués (il s'agit, par exemple, de l'importance accordée à l'influence de l'environnement bâti sur les patients) et une population sans cesse vieillissante sont les principaux motifs qui, au dire des experts du monde de la santé, expliquent la vétusté des hôpitaux actuels. Le nouveau mégacentre se situerait dans l'ancienne cour de triage Glen, tout près de l'échangeur Turcot, aux limites de Westmount. Ce site a été choisi en raison de sa proximité du centre-ville, son accessibilité par différents modes de transport et, bien entendu, pour sa superficie considérable permettant l'implantation d'une telle construction.

Des solutions de réutilisation

On comprendra rapidement les difficultés que pose la reconversion de ces cinq institutions du centre-ville sachant qu'une fois regroupées, elles cumulent une superficie d'environ 3,3 millions de pieds carrés, une surface, nous dit-on, comparable à celle de la Place Ville-Marie. Afin d'explorer les différentes avenues possibles de recyclage, le CUSM a commandé une étude sur la réutilisation des immeubles, dont le rapport final, déposé en 1998, optait principalement pour une réutilisation résidentielle: des condominiums haut de gamme (pour certains bâtiments du Royal Victoria, par exemple), des immeubles locatifs (notamment pour l'Hôpital de Montréal pour enfants) et certains appartements pour personnes âgées (pour l'Hôpital général). À cela s'ajoutait une proposition de transformation en bureaux et en espaces institutionnels, plus spécifiquement pour l'aile du Royal Victoria située rue University. Le rapport proposait aussi la démolition de certaines constructions plus modernes des ensembles dont l'architecture était jugée sans intérêt.

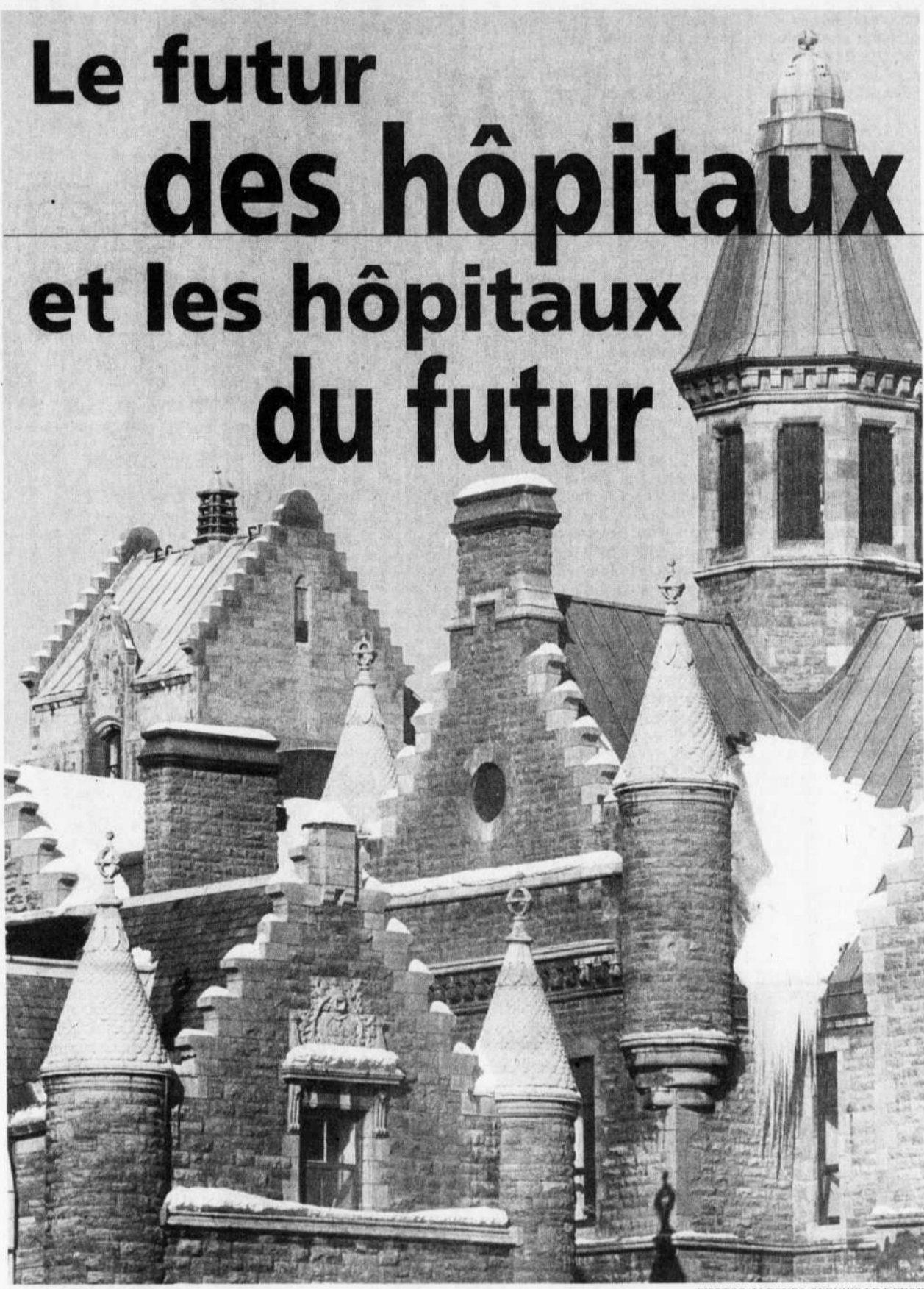
Jusqu'à maintenant, les audiences publiques (qui se poursuivent les 7 et 9 février prochains) n'ont pas dégagé de solutions miracle. Alors que certains se sont montrés en faveur des conclusions mises en avant dans l'étude, d'autres projets tels que des résidences étudiantes pour l'université McGill et des laboratoires pour l'Institut de recherches cliniques de Montréal (de l'avenue des Pins) ont aussi été évoqués.

Un impact considérable

Il serait ingrat de ne pas saluer l'initiative de ces consultations publiques (d'autant plus qu'il est plutôt rare, depuis quelques années, que l'on sollicite l'opinion des Montréalais au sujet de dossiers urbains pour lesquels aucun projet n'est décidé à l'avance). Il n'en demeure pas moins que certains ont jusqu'à maintenant vivement critiqué le mandat des commissaires, la tribune du

FORMES

Le futur des hôpitaux et les hôpitaux du futur



Hôpital Royal Victoria

PHOTOS: JACQUES GRENIER LE DEVOIR

CUSM ne se prêtant d'aucune façon au débat concernant le regroupement des cinq institutions en un seul lieu mais plutôt au sort des bâtiments qui deviendront vacants.

S'il n'est guère facile de se faire une idée au sujet de la fusion des hôpitaux — la réalité de la gestion des soins de santé n'étant certes pas très limpide pour le simple citoyen —, il reste que les commissaires ont également eu l'occasion d'entendre les nombreuses inquiétudes qui régnent quant aux conséquences du départ des activités. En effet, en raison de l'intérêt architectural des bâtiments et de leur emplacement stratégique sur le flanc sud du mont Royal (un lieu des plus convoités par les promoteurs immobiliers, tous en conviendront), n'y a-t-il pas lieu de s'en soucier? «Nous sommes bien conscients du défi que représente la reconversion des bâtiments du CUSM après son départ. Le futur de ces sites est d'une importance capitale pour nous. Voilà pourquoi nous avons organisé ces audiences publiques. Nous souhaitons ouvrir la discussion afin que la population puisse nous suggérer une approche pour la reconstruction de chacun de ces sites», explique le docteur Steinmetz, directeur général associé à la planification du CUSM. «Nous cherchons à établir un processus de réutilisation qui satisfait aux attentes de la population, ce qui inclut la bonification du parc du Mont-Royal et ses activités.»

Voilà qui augure bien pour la montagne, mais alors que le CUSM semble



Hôpital général de Montréal

faire preuve de bienveillance à l'égard des arbres et des vieilles pierres (plus particulièrement celles du Royal Victoria), force est d'admettre que les en-

jeux patrimoniaux vont au delà de la simple attribution de nouvelles fonctions à des bâtiments anciens. Compte tenu de l'importante contribution des hôpitaux au développement de Montréal depuis de nombreuses décennies et encore de nos jours — le CUSM chiffre à environ 10 000 son nombre d'employés convergeant vers ces lieux quotidiennement —, a-t-on seulement anticipé l'état de santé du centre-ville lorsqu'on aura soustrait cet aspect important, voire vital, de ses activités? Comment s'assurer que des projets de condominiums sauront soigner de telles plaies, lesquelles blessures risquent de s'aggraver davantage au moment du départ de l'Hôtel-Dieu, advenant la construction du CHUM?

Voilà bel et bien un projet de réhabilitation de taille, sans doute parmi les plus importants que Montréal ait jamais eu à résoudre. Maintenant que les citoyens ont accompli leur devoir civique en répondant en grand nombre à l'appel du CUSM, reste à voir si les différents intervenants de ce dossier, tant le CUSM et le ministère de la Santé et des Services sociaux que la Ville de Montréal, feront le leur en s'assurant de donner au centre-ville une vision d'ensemble et, surtout, des projets de qualité qui ne desserviront pas uniquement l'intérêt pécuniaire immédiat des promoteurs. L'occasion est belle en ce début de millénaire de sauver à la fois des vies humaines et celle du cœur de Montréal.

REGARD OBLIQUE

Paysages québécois du Nord

Les paysages urbains et naturels gagnant de plus en plus leurs lettres de noblesse auprès du grand public, plusieurs chercheront sans doute à prendre connaissance du nouvel ouvrage traitant des Laurentides, publié aux Éditions Isabelle Quentin en collaboration avec l'Université de Montréal et sa chaire en paysage et environnement, intitulé *Évolution du territoire laurentidien* (à ne pas confondre, soit dit en passant, avec «laurentien», terme qui fait référence au fleuve Saint-Laurent).

Que des universitaires se préoccupent de paysage, voilà qui est bien légitime. Cela explique sans doute le ton didactique que prend l'ouvrage, une réalité que les auteurs reconnaissent d'ailleurs très candidement. «Cette publication se veut une première à plusieurs égards. En plus de répondre à l'engouement récent des Québécois pour les paysages, elle vise à aller au-delà de la contemplation et amorcer une réflexion quant aux enjeux liés à la conservation et au développement du paysage des Laurentides», explique Gérard Domon, coauteur de l'ouvrage et professeur à la faculté de l'aménagement de l'Université de Montréal. Néanmoins, le grand public y trouvera aussi son compte, et ce, sans doute en raison de l'importante contribution au contenu de la part d'une pléiade d'intervenants régionaux et locaux, tels des aménagistes, des élus municipaux et des groupes communautaires. Ce regroupement se voudrait d'ailleurs à l'origine même du projet. Finalement, l'utilisation abondante de photographies et de cartes géographiques de la région, disséminées à travers les 140 pages du volume, réussit à apprivoiser le lecteur et à rendre sa lecture plus agréable.

Pour terminer, la même institution organise, pendant quelques matinées des mois de février et mars, une série de séminaires portant sur le paysage des rivières au Québec. Une personne-ressource d'Hydro-Québec prendra part à chacune des discussions, qui seront animées par un chercheur de la chaire. Cette activité (gratuite et offerte à tous) traitera de différents aspects de la gestion des rivières au Québec et de la conservation des paysages. Le prochain rendez-vous est prévu pour le 23 février prochain. On se renseigne en composant le (514) 343-2320.

IDM

Institut de Design Montréal

390, rue Saint-Paul Est
Marché Bonsecours (niveau 3)
Montréal (Québec)
Canada H2Y 1H2
Téléphone: (514) 866-2436
Télécopieur: (514) 866-0881
Courriel: idm@idm.qc.ca
Site Web: http://www.idm.qc.ca

Ateliers d'information pour diplômés en design : horaire hiver 2001

S'INTÉGRER AU MILIEU PROFESSIONNEL

Les Ateliers d'information de l'IDM constituent un outil mis à la disposition des diplômés en design pour faciliter leur intégration au milieu de la pratique professionnelle.

Ces séminaires s'adressent plus particulièrement aux jeunes diplômés de 1997, 1998, 1999 et 2000 dans les disciplines suivantes: architecture, architecture du paysage, design de l'environnement, design de mode, design d'intérieur, design graphique (incluant animation, infographie et multimédia), design industriel et urbanisme.

HORAIRE

Démarrage d'une entreprise : le designer-entrepreneur (tout le week-end)

Samedi et dimanche, 17 et 18 février, de 9h à 17h.

Samedi et dimanche, 21 et 22 avril, de 9h à 17h.

Élaboration d'un portfolio (1 soir)

Lundi 19 février, de 18h à 22h.

Marketing (2 soirs - en deux parties)

Lundis 5 et 12 mars, de 18h à 22h.

Lundis 7 et 14 mai, de 18h à 22h.

Curriculum vitae et lettre de présentation

(1 soir)

Jeudi 22 mars, de 18h à 22h.

L'offre de service (1 soir)

Lundi 26 mars, de 18h à 22h.

Lundi 30 avril, de 18h à 22h.

Introduction à la gestion de projets (1 soir)

Lundi 9 avril, de 18h à 22h.

Le designer et la propriété intellectuelle

(1 soir)

Lundi 21 mai, de 18h à 21h.

INSCRIPTION

Les inscriptions se font par téléphone au (514) 866-2436, poste 33.

Grâce à la collaboration de Développement des ressources humaines Canada, des frais d'inscription de seulement 15 \$ sont exigés.

Le nombre de places étant limité, celles-ci sont attribuées selon la formule **premier arrive, premier servi**.